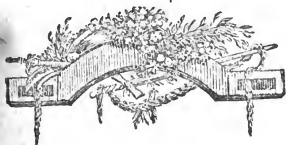


FANTAISIES 2
MILITAIRES,

PAR UN
OFFICIER AUTRICHIEN.

TOME SECOND.



A KRALOVELHOTA.

M. DCC. LXXXIII.



88106



Je fais un livre en vérité sans m'en douter. Le grand nombre qu'il y en a sur la guerre, la peur de passer pour un sot, si je dis ce que les autres ont dit, ou pour un fou, si je dis ce qu'on n'a jamais dit, m'a toujours arrêté. Ce qui m'a fait prendre mon parti, c'est que ceux qui écrivent, ne vont pas aux Caernes, & que ceux qui vont aux Caernes, ne savent pas écrire. Il y en a qui aiment mieux travailler sur la guerre que la faire. Il y en a qui savent la composition des Macédoniens & qui ignorent celle de leur Armée. D'autres savent tout & ne savent rien. Ils sont comme l'Astrologue qui tombe dans le puits. En

voici pour tout le monde. Qu'on me lise ou qu'on m'écoute. *Præcepta non prius audita Martis Sacerdos militibus canto.* Ou plutôt je ne chante pas. Je dis bien simplement ce que six Campagnes & quelquefois six heures de réflexion par jour, sans en avoir l'air, m'ont appris.





De l'Habillement.

A commencer par la tête, comme il n'y a que la plus petite partie de la plus petite partie du monde assez ridicule pour porter des chapeaux, je conseille les bonnets. Les plus légers seront les meilleurs; & couverts d'une toile cirée, ils seront plus brillans au soleil & empêcheront la pluie de percer. On peut y mettre des plumes pour l'ornement, ou puisqu'elles coûtent cher, mettre à la place des panaches de fil ou de laine de plusieurs couleurs, qui distinguent les Régimens & les Compagnies. Il y a du plaisir à parer un être respectable. La parure donne de la coquetterie & la coquetterie donne de l'ame. Il ne faut pas que le Soldat ait sur lui quelque chose de beau qui ne soit pas utile, & qu'il ait quelque chose d'utile qui ait mauvaise grace. C'est ainsi que la

petite plaque sur le devant du Bonnet, pourra se baisser, comme la visière d'un casque, pour se garantir du soleil, surtout à la bataille, où il empêche quelquefois de voir ce qu'on fait. Les casques sont absolument inutiles. Pourquoi donner l'idée à l'Infanterie de pouvoir être fabriquée ? Elle ne peut l'être en troupe, si elle est menée passablement bien par les Officiers qui la commandent, & elle ne le fera pas en détail, si les Soldats même éparpillés cherchent à se joindre ensemble, ainsi qu'ils le doivent. Peut-être que de savoir sa tête en sûreté, peut leur donner la confiance de s'écarter pour piller, ou par trop, ou par trop peu de courage. Ainsi, point de ce poids inutile, dont le service même un jour dans une Campagne, ne ferait pas payé par l'incommodité de toute l'année. Une fraise au lieu d'un col, comme on donne aux enfans; elle tiendrait à la chemise, ferait un très-bon effet & n'aurait pas les inconvéniens dont je parle ailleurs.

Une veste, un gilet & une culotte, à-peu-près comme celles de notre Armée, qui est à présent la mieux vêtue de l'Europe. Mais une espèce de bottes de toile la plus forte, où les souliers

soient attachés; où il n'y ait point de boutons comme aux guêtres; mais où il y ait une boutonniere pour l'attacher au seul bouton de la culotte en dehors de genou, & une agraffe en dedans pour l'y assujettir également. C'est le moyen d'avoir la commodité de la chaussure Hongroise, sans en avoir les inconvéniens, puisqu'on peut ôter cette espèce de bas, sans ôter la culotte, que l'un & l'autre se mettent beaucoup plus vite, puisqu'il n'y a ni étriers; ni filets à passer. La petite bottine se coudrait à la seconde manière de botte, quand la premiere serait dans le cas d'être lavée. Par-dessus tout cela une capotte, comme celle que nous avons, ou plutôt comme les Pékèches, dont les manches sont beaucoup plus chaudes, parce qu'elles se ferment au poignet. Je voudrais seulement deux grandes poches de cuir, qui tiennent ce creux que nous avons au dessus de la hanche: ce qui ferait qu'un Régiment ne tiendrait pas plus de place avec son bagage, ce qui n'arrive pas à présent, puisque les rangs ne sont pas aussi serrés, lorsque les Soldats l'ont sur le corps. Dans l'une de ces poches serait la seconde chemise, la secon-

de espèce de guêtres, les petits linges & les petits instrumens de propreté d'armes & d'ajustement. Dans l'autre du pain pour deux jours. On pourrait très-bien combattre de cette façon là; & si le beau tems permet qu'on ôte ces capottes, les deux poches de cuir l'une sur l'autre, enveloppés dans cette étoffe qui la compose, qui serait plus souple que le drap, ne tiendrait pas plus de volume qu'un havresac ordinaire & serait attachée avec des bretelles. Il y a un capuchon pour mettre au-dessus du bonnet.

Le blanc est notre couleur & doit l'être toujours. C'est la couleur première d'abord. Les autres coûtent à teindre, ne sont jamais égales & montrent souvent la corde. Le Soldat n'est pas bien malheureux d'avoir à se frotter de tems en tems avec la pierre de tache, qui lui donne un air si neuf & si brillant. Si l'on n'aimait pas mes Pékèches, qu'on prenne les Képerneck. De la plus grande partie des sujets de la maison d'Autriche, il y a des Nations entières qui, en portent. Preuve encore que le blanc est bon & que cet ajustement, qui a l'air militaire, est extrêmement commode.

Je crois le prix de mon Habillemeut de 23 florins 41 kreuzers.

SAVOIR.

	<i>fl.</i>	<i>kr.</i>
Un Bonnet avec un Aigle -	1	45
Un Surtout avec grandes poches, où les Soldats peuvent mettre leur bagage & pain - - -	6	20
Un Habit - - -	5	5 6
Un Gillet - - -	1	45 4
Un Culotte de drap - - -	1	14 5
Deux paires de Guêtres ou Bottes	1	19
Deux Chemises - - -	2	—
Une petite Bottine, jointe à la Guêtre	1	30
Une petite Cartouche - - -	1	—
Un Ceinturon de Sabre - - -	1	—
Une Courroye de Fusil - - -	—	20
<i>Ensemble</i>	23	41



*De l'Armement.*

Un fusil de 4 pieds, 2 pouces de longueur, mesure de France; le Canon à trois pieds 6 pouces. Le bas du Canon se plie & se relève avec la cullasse, pour pouvoir y mettre la cartouche avec la main, après quoi il se rejoint au long bout du Canon. Il y a de bonnes raisons, pour qu'on prenne cette invention.

La premiere, c'est de ne pas perdre du tems à raccourcir la baguette, que j'ai souvent vu à l'exercice oubliée, & tuer & blesser des Soldats à côté de moi.

• La seconde, que l'on peut tirer beaucoup plus de coups de fusil, puisque le canon se rafraîchit toutes les fois qu'on ouvre pour mettre la cartouche.

La troisième, qu'on ne peut pas en mettre plus d'une, ce qui évite encore les inconvéniens qui font souvent crever des fusils, même encore à l'exercice, à plus forte raison à la bataille.

La quatrième, c'est de tirer beaucoup plus vite & que je tire parti de la crosse du fusil pour y mettre des cartouches.

Si l'on s'imagine qu'il y a de la complication ou du danger, qu'on éprouve ainsi que j'ai fait. Tout y est simple & le mouvement très-facile.

Le reste des cartouches, que l'on tire d'ailleurs de la crosse du fusil un jour d'affaire, pour mettre dans sa poche, où il est plus aisé de les prendre que dans une giberne, est dans une cartouchière souple que le Soldat a autour du corps, qui n'est guères plus large & plus roide qu'un ceinturon, dont je trouve le moyen de le soulager. Cela vaut bien mieux que toute la cire, le vernis, les plaques de cuivre, les petites boîtes de bois, le cuivre chaud & pesant & toutes les bandoulières de cuir.

Une épée de 3 pieds, 2 pouces de longueur, & qui sert en même tems de bayonnette pour le troisieme rang; pour le second rang une épée de trois pieds, & pour le premier rang une épée de 2 pieds, 10 pouces. Ces épées se portent sans gêne.

On fait à présent des manières de couteaux de chasse, qui peuvent entrer dans le canon du fusil. Dès qu'une troupe serait chargée d'emporter une redoute ou un retranchement, elle s'en

emparerait, l'arme de longueur à la main & le fusil attaché au travers du corps par une courroye. S'il y avait ensuite à la défendre pour s'y soutenir, elle se servirait de ces fusils seulement. Si ensuite la Cavalerie ennemie y entrait par la gorge, ou la prenait de revers, elle mettrait cette espèce de pique dans le canon du fusil, où elle tiendrait par le moyen d'un petit ressort à la branche qui séparerait la lame de la poignée, qui par cette raison serait droite & toute unie.

Je ne cite cet exemple-ci, que pour faire voir trois façons différentes de se servir de ce que je propose, au lieu de la façon uniforme qu'on emploie à présent, sans jamais s'en servir.

Il me semble que le fusil ordinaire coûte cinq florins quarante-cinq kreutzers, compris à la vérité la bayonnette telle qu'elle est: & que le petit sabre, qui ne peut guères servir qu'à couper du bois, en coûte deux.

Le mien ne coûterait pas davantage: mon fusil en coûte sept à la vérité, parce qu'il faut qu'il soit si bien conditionné & qu'il y ait tant de force, & pour ainsi dire du double de fer & d'exacti-

tude dans la partie qui s'ouvre, qu'il ne puisse jamais en résulter aucun malheur.

Des Campemens.

Ce qui a l'air d'un bâton de tente est le meilleur de tous les chevaux de frise. J'ai imaginé de le faire servir à une petite maison de toile, qui à la vérité coûte trente-cinq florins 20 kreuzers, tandis que la nôtre n'en coûte qu'un peu plus de douze, en voilà l'état.

Une Tente de Soldat pour douze hommes, avec six chevaux de frise en bois ferré par le bout, garni d'un dard, composés chacun de trois bâtons, qu'on peut ployer, & qui étant déployés, ont à peu près la forme d'un Y.

	<i>fl.</i>	<i>kr.</i>
Pour le bois & façon	6	6
Pour les ferrailles	15	—
Trente-deux aunes de toile à 8 f. 3 d.	13	4
Pour la façon de la tente, fil, corde & piquet	1	10
<i>Ensemble</i>	<i>35</i>	<i>20</i>

Mais elle sert à douze hommes, tandis que l'autre ne sert qu'à six; mais la toile est comme celle des voiles de vaisseau qui ne perce jamais, tandis que l'autre laisse le malheureux Soldat exposé à toutes les injures de l'air; mais on peut lever le côté d'où vient le vent, pour y donner de l'air, tandis que dans l'autre on est condamné à mourir de chaud ou d'humidité, sans pouvoir se rafraîchir ou se sécher: mais on peut s'y tenir debout, tandis que dans l'autre on gâte, pendant vingt heures, la position qu'on tâche de donner au Soldat, pendant les quatre heures que l'on s'occupe de lui à l'appel ou à l'exercice.

Chacun porterait sur le corps, s'il était nécessaire, ces chevaux de frise dont je fais mes bâtons de tente. Cela n'est pas pesant & pourrait même les aider à marcher, en s'en servant comme d'une canne. Si l'on croyait cependant que cela embarrassât un peu à la longue & qu'il n'y eut pas de danger d'être attaqué en chemin, on pourrait les mettre sur les mulets, comme nous mettions nos bâtons de tentes ordinaires la guerre passée.

Ceux qui, peut-être par honnêteté, ont demandé à voir mes Manuscrits & qui pour avoir

l'air d'avoir tout lu & d'approuver tout, en faisant cependant quelques petites remarques pour la forme, & qui m'ont déjà demandé, ce que deviendraient mes tentes si mes chevaux de frise étaient placés, sauront qu'elles restent au milieu du camp si l'on y est attaqué, roulées ou point roulées, comme on voudra, abattues ce qu'il y a de sûr. Elles sont prises également, lorsque l'Armée attaquée est battue.

Si l'on voulait se servir de ces chevaux de frise, même en attaquant, les tentes suivraient le sort des mulets & des casserolles; car il est bon que les marmites restent avec les Soldats, puisqu'ils peuvent faire la soupe en pleine marche s'ils sont bien pressés. Ces chevaux de frise sont si portatifs, qu'ils se placent & se déplacent bien aisément, qu'on peut sans les remettre en bâtons de tente, les transporter tels qu'ils sont, d'une position à l'autre, si l'on marche par file, qu'on peut même les jeter dans un terrain inégal, puisqu'ayant des pointes de fer, ils se tiendront fichés en terre, tant qu'on voudra, comme une manière de chausse-trappe.

Quelle est la Cavalerie qui pourra attaquer une troupe derrière ce retranchement extraordinaire? S'amusera-t-elle à couper les branches à la manière des Turcs de l'ancien tems? Les sautera-t-elle? Il n'y en a aucune en Europe qui ait assez de religion ou d'opium pour s'y exposer. D'un autre côté, ces chevaux de frise valent-ils la peine d'être attaqués régulièrement par l'Artillerie? C'est aux ennemis à voir ce qu'ils auront de mieux à faire, & ce serait à nous à nous faire des ennemis.



Mes Ordres de Bataille.

I. Ordre de Bataille.

On ne peut plus juger les camps retranchés comme autrefois. Il y a sur cet objet de vieilles erreurs que l'exemple des Anciens avait accréditées; ils n'étaient pas lestes avec leurs armures. Toutes ces figures d'Arfenal étaient en sûreté derrière un parapet : & les autres figures devaient avoir de la peine à sauter un fossé. A présent je
crois

crois qu'il vaut mieux chercher un terrain en glaucis. Point de montagnes surtout, ni lignes, ni redoutes. On est d'abord sous le feu des uns & dans la gorge des autres. Que cinquante Bataillons, s'il est nécessaire d'occuper un grand terrain entre deux points d'appui quelconques, forment dix angles obtus de cinq Bataillons chacun. Qu'ils le soient assez pour ne craindre aucuns coups de fusil d'une face contre l'autre. Comme on ne peut pas répondre de l'immobilité d'une troupe comme de celle d'une muraille, il ne serait pas possible de risquer un angle droit en formation. Toutes les troupes qui se présenteront à l'attaque, trouveront un feu croisé, qui leur tuera bien du monde. Vingt pièces de canon à chaque angle faillant en repareront bien la défectuosité. D'ailleurs un Bataillon sur deux lignes, qui sera derrière chacun de ces angles en réserve, suffira pour défendre l'Artillerie, en cas que la première ligne soit battue. Et comment le ferait-elle? Entre ces Bataillons il y aura derrière chaque angle rentrant deux Escadrons sur deux lignes.

Outre les points d'appui dont je pourrais me passer par mes formations, dix Bataillons de chaque côté en colonne de demi-Compagnie, peuvent à tout moment se porter où l'on veut en masse, rafraîchir les troupes voisines qui souffrent & se développer s'il est nécessaire.

Derrière les deux Escadrons dont on a déjà vu l'emploi, il y aura cinq Bataillons en ligne droite, & derrière le Bataillon en deux lignes, vingt Escadrons aussi en front, ce qui assure à toutes les troupes un soutien puissant par le mélange des armes.

Il y a de quoi boucher tous les trous, & si l'attaquant en a même par un commencement de succès, la Cavalerie, si bien partagée, changera la défensive en offensive, & mettra la victoire de son côté.

II. Ordre de Bataille.

Quand on dit aux Novateurs, l'ennemi en fera autant, c'est leur donner gain de cause. Le premier qui trouve, a toujours l'avantage. On a bien battu avant d'être imité; Mollwitz, Czaflau, Trautenau, Strigau, Lowositz, Prague, Rosbach,

Lissa, Zorndorf, Liegnitz & Torgau en font la preuve.

Je suppose mon Armée attaquante aussi forte que l'Armée dont je viens de parler. Je la forme en deux cent seize colonnes. Cela paraîtra singulier, aussi j'aime toujours mieux à le faire qu'à le dire; chaque face de cinq Bataillons sera attaquée par vingt-quatre Compagnies en colonnes, qui seront sur huit de profondeur & sur seize de largeur. C'est à-peu-près le nombre d'armes à feu que nous avons pendant la guerre dans une demi-division. Ces colonnes seront formées par le centre de chaque demi-division par files; c'est-à-dire, que des quarante files que peut composer une demi-division, seize marchent en avant & les quatre autres se serrent. Six Escadrons soutiennent l'attaque des vingt-quatre colonnes, & tout se met en mouvement en même-tems pour attaquer l'ennemi tout le long de sa ligne. Les vingt canons qu'il a à chaque angle saillant, s'évitent par la formation de mes plésions; ils sont tournés & pris de revers si on perce la ligne qui attend. C'est alors que la Cavalerie doit profiter des avan-

tages que remportent mes colonnes. Personne ne tire, & dès qu'il y en a une qui s'est fait jour au travers d'un flanc de cinq Bataillons, elle fait *halte, halbrechts, halblinks*; huit rangs qui sont dos-à-dos, peuvent résister à la Cavalerie, trois rangs derrière peuvent tirer des deux côtés à genou, trois rangs debout au-dessus de leurs têtes & les quatre autres du centre leur donnent la confiance. S'ils ne sont point tourmentés par la Cavalerie, ils font *rechts und links auflauffen*, & se déploient comme cela sans complication & sans plusieurs commandemens, qui arrêtent ou embrouillent toujours l'exécution d'une manœuvre. Six colonnes se mettant en ligne, forment le Bataillon en front de bandiere; trente colonnes en forment cinq, & les deux cent seize colonnes soixante Bataillons, qui ont la droite où l'Armée battue avait sa gauche, & la gauche au point d'appui où elle avait sa droite. Comme on suppose que ces deux points étaient très-fortifiés, on ne les a pas voulu attaquer, pour ne pas perdre du monde inutilement; on a mieux aimé faire des trous dans la ligne, & les soixante Bataillons de réserve qui suivaient les colonnes, n'auront

eu vraisemblablement que très-peu de chose à faire.

III. Ordre de Bataille.

Je suppose une rivière à droite, un bois à gauche ou un marais comme on voudra, & un village au milieu bien fortifié. Il y a toujours des églises à ces villages, des cimetières à ces églises, & des redoutes à ces cimetières. Je les respecterais & ne songerais jamais à attaquer un endroit qui est en défense. Un grand Général, avec qui j'ai été voir des champs de bataille, m'a dit qu'il n'en fallait rien faire. Je formerais entre la rivière & le village & entre le village & le bois deux colonnes de toute ma Cavalerie, qui formeraient deux obliques, dont la pointe se joindrait derrière le centre de l'Armée ennemie. Ce serait surtout après l'avoir accoutumé à mes Ordres de bataille mêlés, que je voudrais l'étonner par un effort de toute ma Cavalerie, qui ne trouverait point celle qu'elle attaquerait en état de lui résister, puisqu'elle serait mêlée avec de l'Infanterie. Ce mélange d'Escadrons portera même alors le trouble dans les Bataillons, & il n'y aura plus qu'à marcher pour

s'emparer des deux points des ailes & du point du centre. Pour ne point être tourné ni de droite, ni de gauche, en cas que l'attaqué devienne l'attaquant, j'aurai soin de faire suivre sur les flancs de ma ligne d'Infanterie, trois masses de dix Bataillons chacune & d'une division de large. Ce sont trois fronts ambulans qui seraient pour l'offensive & la défensive suivant l'occasion. J'aurais deux petites colonnes moins fortes, un peu en avant, plus serrées vers le centre, qui seraient chargées de prendre de revers les retranchemens du village, & suivraient l'avantage remporté par la Cavalerie, prendraient poste, s'établiraient, se serviraient des moindres petites hauteurs, & par leur Artillerie acheveraient la déroute.

IV. Ordre de Bataille.

Ce serait de mettre toute l'Artillerie de batterie du parc de réserve & les pièces de campagne des Bataillons en première ligne, de n'y avoir à vingt pas derrière qu'un seul rang, ce que l'ennemi ne croirait pas, ne pouvant pas voir à cause de la fumée que font les cinq cent pièces de canon que nous avons dans nos Armées, & dont la

moitié ne tire pas. Tout le reste de l'Infanterie, à huit hommes de profondeur, tiendrait le même terrain considérable qu'occuperait la première ligne sur un rang. Mon Armée n'aurait guères plus de cent pas de profondeur & aurait cependant beaucoup plus de solidité qu'une Armée ordinaire, qui a une seconde ligne, une troisième & quelquefois une réserve. Supposé que mon Artillerie ne gagnât pas seule la bataille, que l'ennemi vint attaquer ma première ligne qui est sur un rang, il la battrait aisément à la vérité, mais il ne s'attendrait pas à trouver une muraille impénétrable. Trois rangs tireraient genou à terre, trois rangs debout, & les deux autres chargeraient les armes. Ce feu que je crois impossible du dernier rang à trois hommes de hauteur, quoique les Français le fassent à l'exercice, & m'assurent que le Régiment de Deux-Ponts l'a fait à la guerre, est je crois faisable à deux rangs qui en ont six devant eux. Ma Cavalerie formerait des redoutes ambulantes, & par Escadrons serrés les uns derrière les autres, avancerait avec la ligne.

V. Ordre de Bataille.

Point d'ordonnances connues : plutôt des extraordinaires, qui aussi sous presque que ceux des Chinois, ne paraîtront que cela à ceux qui comme les enfans ne regardent que les images. Qu'y a-t-il de plus inutile que cent mille hommes, occupant deux lieues de terrain ? Supposé qu'on veuille conserver un passage de cette étendue, ce n'en est sûrement pas le moyen, puisqu'on peut masquer son attaque, & porter la véritable au point où des troupes multipliées les unes derrière les autres, perceront nécessairement une ligne longue & faible, dont les deux tiers seront battus sans se battre.

Je suppose deux lignes formant un angle faillant au centre. J'en suppose deux autres formant un angle rentrant derrière cet angle faillant, une grosse colonne au milieu, deux colonnes aux deux angles rentrans des deux côtés. Quatre corps de Cavalerie entre la colonne du centre & celle de la droite, quatre autres pareils entre la colonne du centre & celle de la gauche. Il me semble que l'ennemi ne pourrait attaquer ni ma gauche,

ni ma droite que je lui refuse. Que s'il voulait percer dans mon angle saillant, ma colonne du centre en rendrait bon compte. Que si les trois colonnes & les huit corps de Cavalerie étaient battus, mes deux lignes, qui forment l'angle rentrant, prendraient en flanc tout ce qui aurait percé & que d'ailleurs les quatre corps de Cavalerie, qui formeront quatre I séparément en dehors de cette espèce de lozange, pourraient se porter dans l'instant où le besoin l'exigerait, & c'est à cette occasion-ci précisément que je voudrais bannir à jamais la pesanteur des Armées.

VI. Ordre de Bataille.

Cet ordre de Bataille-ci paraîtra ridicule à bien des gens. Ce seront deux colonnes de toute ma Cavalerie qui auront l'air de soutenir un édifice, qui ira toujours en se retrécissant par le bas; de façon que ma première ligne sera la plus longue la seconde beaucoup moins, ainsi des autres jusqu'à la septième ou la huitième s'il le faut, qui exécuteront à la grande course tout ce que la nécessité demandera. Les unes seront des flancs,

les autres allongeront la première, d'autres formeront des potences ou des demi-potences, & mes deux colonnes de Cavalerie se développeront la droite par la gauche, & la gauche par la droite, dès que l'ennemi marchera pour tourner mon Infanterie. Supposé qu'il sache apprécier la valeur de ces deux colonnes de Cavalerie & qu'il songe à leur gagner le flanc, comme il a le plus de chemin à faire, les miennes peuvent le prévenir sur tous les objets, & traversant de droite & de gauche, l'arrêter dans ses manœuvres.

VII. Ordre de Bataille.

Ceci est une manière d'attaque, de défense, de retraite, de camp & de fortification ambulante. Il y aurait trois quarrés à décrire. Le premier ferait de toute la Cavalerie dont les distances ouvertes, se fermentaient à la face qui serait menacée par l'ennemi. Les trois autres se régleraient à proportion du danger. En campant toutes ces troupes formeraient un cordon contre la désertion & contre les surprises, & en se retirant, par un à droite & un à gauche, on ferait marcher les flancs comme on voudrait. Le second quarré se-

rait de l'Artillerie, & le troisième serait de l'Infanterie sur deux rangs pour la soutenir; des Escadrons seraient posés dans l'intérieur pour la défense des angles; deux réserves de Cavalerie à droite & à gauche au milieu des faces; deux réserves d'Infanterie, l'une au milieu de celle du front & l'autre au milieu de celle de l'arrière-front, & deux grosses colonnes de l'Infanterie au milieu de tous ces quarrés, qui se porteraient, soit par leur propre poids, soit par des développemens, à l'objet principal de l'attaque de l'ennemi.

VIII. Ordre de Bataille.

Ce que j'ai dit tantôt du front large & de la pointe par en bas, se trouve renversé ici. C'est une espèce de pyramide, dont l'ordonnance ressemblerait à la tête de Porc ou au *Cuneus* des Anciens. Je ne l'emploierais pas à l'attaque comme les Turcs, qui, sans savoir ce qu'ils font, imitent dans leurs manœuvres la manière de voler des oyes sauvages. Cette manière-ci employée dans la défensive est une pyramide, dont les deux faces de côté seraient bordées de toute la Cavalerie rangée en échiquier; on aurait le tems de

voir venir l'ennemi. Il n'attaquera point la pointe, puisque les deux flancs se développeraient l'un à droite & l'autre à gauche, & que les siens seraient chargés dans l'instant par toute ma Cavalerie, dont les Escadrons, rangés comme je l'ai déjà dit, décriraient déjà le huitième de conversion, pour se porter aux extrémités d'une ligne déjà reconnue. L'ennemi n'attaquerait pas ma face droite impunément, puisque lui en refusant l'aile, j'aurais le tems, avant qu'il y arrivât, de faire marcher ma face gauche sur le même alignement, & de prendre de revers moyennant cela la face de l'ennemi. J'en dis autant pour ma face gauche, en cas que l'ennemi voulut y porter ses forces.

IX. Ordre de Bataille.

Celui-ci est un composé de l'ordre précédent & du sixième ordre. Mon centre ferait la séparation de ces deux triangles qui représenteraient un X, les deux traits qui composent cette lettre de l'Alphabet, seraient deux lignes obliques qui se croiseraient & dont la moitié servirait à prendre de revers, & à dos tout ce qui aurait battu l'autre moitié. Cet X outre cela ferait farci de

réserve, qui iraient toujours en diminuant vers le centre & dont les deux côtés seraient remplis de toute la Cavalerie. Mon Artillerie serait partagée en quatre parties égales suivant le besoin; mais toujours sur le côté menacé il y aurait les chevaux les plus lestes de l'Armée. J'y ferais une dépense considérable: j'y voudrais même des relais, & les chevaux les plus forts & les plus vigoureux. Les uns & les autres me paraîtraient bien nécessaires, surtout dans ce tems-ci où l'on compte si fort sur l'effet du canon. Je voudrais que les chevaux de la première espèce y fussent si bien exercés, qu'on ne fut pas obligé au commencement de la Bataille de dételer, pour faire mener les canons par les Soldats. Je retrancherais même les pièces de canon à l'Infanterie, (s'il fallait me réformer sur quelque chose) plutôt que de m'en passer à la Cavalerie. On serait bien surpris de savoir une Armée à huit lieues de chez soi, & de voir tout d'un coup sur son flanc cent Escadrons & cent pièces de canon. C'est au commencement d'une guerre, surtout, qu'il faut étonner l'ennemi; il faut le surprendre par les nouveautés, lui en imposer, je crois l'avoir déjà dit,

afficher l'audace & donner de la confiance à ses Soldats par de nouveaux moyens.

X. Ordre de Bataille.

Malgré ce principe, qui a l'air de vouloir aller contre tout ce qu'on dit en faveur des attaquans, je me croirais heureux d'avoir à défendre un terrain bien reconnu; quand on a tout prévu, qu'on a instruit tout le monde, qu'on a calculé les hasards, qu'on a mis les choses même au pis, qu'on a bien promis des récompenses & des châtimens, qu'on a pris enfin toutes les précautions possibles, il me semble qu'on ne peut pas être battu.

Monsieur de Bonneville a ramassé une note, que le *Maréchal de Saxe* avait jettée au hasard, sur laquelle il avait oublié de travailler. J'y ai osé faire plusieurs changemens; toute la force de cette ordonnance-ci ferait en sacs à terre.

Malgré tout ce qu'on m'a dit contre la manière de faire une autre espèce de chevaux de frise, que celle dont j'ai déjà parlé, je voudrais qu'ils eussent des roues pour passer & manœuvrer plus aisément partout. Je voudrais que, portant ma défense indifféremment dans toutes sortes de si-

tuations, je ne fusse pas obligé d'abandonner plusieurs lieues de pays, pour aller chercher un bois ou un marais, où il est d'usage d'appuyer ses flancs. Je les couvrirais de tous mes bagages, dont je ferais deux Parcs bien farcis d'Artillerie. Je rétablirais les piques en faveur de tous les gens inutiles de l'Armée, qu'on ne songe seulement pas à faire combattre; ils défendraient mes sacs à terre & seraient soutenus de deux rangs de fusiliers. Toutes mes réserves seraient étendues derrière ce grand front long & étroit. J'aurais soin que les troupes, ainsi que dans toutes mes autres ordonnances, eussent assez de distance entr'elles, pour que le même boulet qui tombe dans une division, n'allât point tuer les Soldats de l'autre division qui serait derrière elle, & assez près cependant pour pouvoir toutes se secourir & se relever. Toute ma Cavalerie serait en croix au milieu de ce grand parallélograme.

XI. Ordre de Bataille.

Pour ne point répéter ce que j'ai dit dans quantité d'autres ouvrages Militaires, je ne parlerai point des lances que je voudrais voir rétablir

dans la Cavalerie. C'est à quoi pourtant je pensais, lorsque j'ai parlé de gagner une Bataille avec la Cavalerie seule. Mon intention est bien que quelquefois elle se passe d'Infanterie, parce qu'il y a des occasions où elle ne peut point arriver à tems; de même aussi je veux une ordonnance qui puisse mettre l'Infanterie à même de gagner des Batailles toute seule; je voudrais un mélange de Bataillons dans leur largeur & d'autres en colonnes, que le mélange se fit en manière de quinconce; c'est à-dire, que chaque colonne de la seconde ligne serait derrière les Bataillons, rangés en front de bandière à trente pas de distance les uns des autres entre deux colonnes de la première ligne, & par la même raison des Bataillons formés dans leur largeur, se trouveraient entre deux colonnes de la seconde ligne derrière une colonne de la première. Ce ne serait point un parallélograme presque vuide comme le dernier ordre de Bataille; celui-ci serait plein & serait également dangereux à attaquer de tel côté qu'on voulut former l'attaque. Ce serait une Armée pareille que je serais bien aise de faire camper, comme
j'en

j'en ai le dessein seulement pour une Légion. La manière de mettre tous les bagages en avant, me paraîtrait propre à empêcher une surprise. L'ennemi perdrait son tems à piller, s'embarrasserait dans les cordes, dans les chariots, dans les piquets, dans les licols, & on aurait le tems de se former derrière tous ces embarras pour repousser l'ennemi. C'est à ce sujet-là, que je répète aussi l'exécution de mon projet pour cinq tentes par Compagnie, & une sixième pour la réserve & les surnuméraires qui y feraient attachés. Si l'on ose innover, qu'on voie ce que je dis encore là-dessus à l'Article de mes Légions.

XII. Ordre de Bataille.

De n'en pas avoir.

Une Armée assez bien disciplinée, exercée & manœuvrée, peut changer d'ordonnance sur le champ, faire voir à l'ennemi un ordre profond, contre lequel il se precautionnera par l'Artillerie, qui change de place & des déploiemens pour le feu, les faire soi-même, en refusant tout de suite une aîle, envoyer toute sa Cavalerie au grand trot

sur les derrières, masquer tous ses mouvemens par la premiere ligne, se varier en trois ou quatre manières sous le canon de l'ennemi, (car ce n'est que lorsque son petit feu commence, qu'on n'est guères le maître de son Armée) dégarnir, renforcer, mêler, voler presque, dépaïser toujours, étonner sans cesse. Voilà ce qui fera battre soixante mille hommes par trente mille. Qu'on en coure les risques, & qu'on me batte moi après, si par ce moyen on ne bat pas tout le monde. Outre cela, pour mieux y parvenir encore, tourmenter l'ennemi par les troupes légères, pour qu'il ne puisse pas s'appercevoir des mouvemens qui se font même dans la premiere ligne, en avoir assez pour être instruit des siens, empêcher par-là les reconnaissances, en faire sur l'ennemi avec cinquante Escadrons de Housards, avant de donner Bataille, repousser les postes avancés jusqu'aux gardes des Drapeaux. Voilà mes préliminaires qui ne m'engageraient encore à rien; mais pendant cette premiere attaque, qui ne serait qu'une plaisanterie, je ferais dire à mon Armée d'arriver, comme je le jugerais à propos, pour former la véritable, la grande, la sérieuse, la décisive. Qu'on

ne consulte plus qu'une chose. Le terrain, (le seul & le premier Maréchal-des-Logis du Général) qu'on en tire parti, & qu'on prenne son parti d'après cela.

Encore une fois, point de boyau. La profondeur, des appuis, point de seconde ligne. Je n'en ai guères vu d'effet, lorsque la première était battue; mais des réserves de Bataillons en colonne, pour être portées vite à l'endroit où l'on est le plus vivement attaqué. Comment y aller en front & peut-être de trois quarts de lieue de distance?

Ainsi je le répète, des principes, des moyens connus de son Armée. Mon douzième ordre est de le changer vingt fois, si l'ennemi suit ma méthode d'en changer en attaquant: & de n'en avoir, si on l'attaque, qu'à l'instant où il est menacé partout, & étonné de voir que tout d'un coup on se décide avec promptitude, & qu'on fond sur lui par la rapidité des mouvemens dirigés par le coup-d'œil du génie.



*Des Légions.*

J'ai dit dans les Préjugés que ce serait une folie de mettre tout en Légions & de défaire la formation ordinaire pour cela; mais on pourrait au commencement d'une guerre essayer deux Corps comme ceux-ci, je crois, avec succès. C'est ce que j'ai fait étant bien jeune. On est audacieux alors. Qu'on soit indulgent à présent. Je n'y ai rien changé.

- 1.) Une Compagnie de Dragons.
- 2.) une Compagnie de Grenadiers.
- 3.) une pièce de Canon de six livres.
- 4.) un Bataillon de Fusiliers.
- 5.) une pièce de Canon de trois livres.
- 6.) une Compagnie de Chasseurs.
- 7.) un Obusier.
- 8.) un second Bataillon de Fusiliers.
- 9.) une pièce de Canon de douze livres; par conséquent quatre pièces de chaque côté.
- 10.) une Compagnie de Grenadiers du Centre.
- 11.) Ici c'est à recommencer, comme de l'autre côté.

Il est tout simple que derrière ces Canons, qui forment chacun une rue, on place les deux caissons qui sont attachés à chaque pièce. Ce qui me fait huit Canons & seize caissons.

On fera peut-être étonné de me voir faire camper devant le front, les chevaux, les mulets, tout le bagage & tout ce qui est derrière ordinairement. C'est que je suis très-persuadé que cela pourrait garantir d'une surprise, l'ennemi ayant tout cela à traverser pour attaquer mes Soldats, qui auraient le tems de prendre les armes & le trouveraient déjà en désordre. Leur place d'alarme est leur camp.

Je place des petits pelotons de Surnuméraires, les uns devant les Compagnies auxquelles ils appartiennent, & les autres derrière, pour faire voir que leur place dépend du terrain. D'ailleurs, comme ils doivent remplacer dans leurs rangs ceux qui en sortent, il est clair que si le Régiment a affaire, ils seront bientôt obligés d'y entrer.

Le Peuple aime la Mascarade. Les couleurs font beaucoup pour la recrue. Un uniforme bien agréable ferait bien de l'effet.

TABELLE.

Général	-	-	-	1
Colonel	-	-	-	1
Lieutenans-Colonels	-	-	-	2
Majors	-	-	-	4
Adjudans	-	-	-	4
Quartier-Maître	-	-	-	1
Auditeur	-	-	-	1
Aumônier	-	-	-	1
Proviant-Maître	-	-	-	1
Wagenmeister	-	-	-	1
Sellier	-	-	-	1
Armuriers	-	-	-	2
Chirurgien-Major	-	-	-	1
Prévôt <i>cum suis</i>	-	-	-	1
Tambour-Major	-	-	-	1
Musiciens	-	-	-	9
Charetiers de Proviant	-	-	-	16
Boucher	-	-	-	1
Vivandier	-	-	-	1

En tout 50

Le noir me semble plus convenable à l'Artillerie que le couleur de rose. Les Officiers de

Canoniers n'ont qu'à se partager, afin qu'il y en ait toujours un par Bataillon. Chacun campera auprès de celui auquel il est attaché, dans la rue du canon qui sépare une forte de troupe d'avec l'autre.

Le Fourier, portant en main une banderolle, a dans sa poche le reste de ce qu'il faut pour en faire la pique de la longueur ordinaire; il sera comme les autres au premier rang, dès qu'on demandera tous les Piquiers en avant.

TABELLE.

Vingt-cinq Compagnies à cent cinquante, font trois mille sept cent cinquante, avec l'État-Major trois mille huit cent, & deux cent Recrues qui seront toujours au dépositaire, quatre mille hommes juste.

Cent Officiers.

Deux mille trois cent quatre Armes à feu,

Quarante Lanciers à cheval.

Trois cent Piquiers, sans compter ceux de la réserve & ceux de Canoniers qui ne seront pas employés au canon; mettons en quarante huit,

voilà quatre cent. Jusqu'aux Charetiers de Proviant, ils feront armés de lances; s'ils peuvent combattre, cela fera quatre cent cinquante-six armes de longueur.

Tous les Officiers feront le service avec l'épée ou le sabre, excepté celui des Chasseurs; ils devront toujours être les uns comme les autres en uniforme complet. Pour leur donner connaissance de tous les services, ceux de l'Infanterie passeront quelquefois dans les Dragons & les Canoniers.

L'Officier des Chasseurs, étant toujours censé occupé à faire son coup de fusil, n'a pas besoin d'écharpe. Son uniforme pour cela est le plus simple de tous. Comme on se forme mieux là qu'ailleurs pour la guerre, on changera de tems en tems les Officiers, pour donner à tous le moyen de l'apprendre.

Dès qu'il y a quelque chose à craindre, il est tout simple qu'on fasse ferrer les divisions qui forment une masse, autour de laquelle on partage les Piquiers suivant leur nombre. Cette colonne de deux Bataillons, surtout ne pouvant être que pour la défensive, je ne la ferais jamais plus forte

que de deux divisions pour attaquer; alors les Piquiers seront à la tête.

Le Capitaine fera au centre de sa Compagnie, entre le troisième rang du troisième & quatrième peloton. Le premier Lieutenant qui sera le seul Officier au premier rang, s'y tiendra à l'aîle de la Compagnie. Le Sous-Lieutenant à l'aîle gauche du troisième. L'Enseigne à l'aîle droite du troisième. Le Sergent à la gauche du premier rang. Les Caporaux dans les pelotons. Les Piquiers entre les Officiers & les Bas-Officiers au second rang. Les Tambours à l'ordinaire.

Comme je trouve que la hallebarde marque bien les sections d'une troupe, j'en donne même aux Bas-Officiers des Grenadiers; d'autant plus que je suis bien aise de pouvoir, comme je l'ai dit dans une autre occasion, trouver de quoi faire mon premier rang d'armes de longueur contre la Cavalerie.

Un capuchon qui se met au-dessus des bonnets des Grenadiers du centre & des Chasseurs, se mettra sous le chapeau des Fusiliers & le bonnet des autres Grenadiers, & enveloppant la tête

à merveille, garantira le Soldat du froid & de la pluie.

J'ai mis deux rangs de caissons, parce que je veux qu'il ne manque pas de munitions, étant souvent détaché & hors de portée d'en avoir: ce Régiment est fait pour être toujours près de l'ennemi & aux prises avec lui.

Un cuir blanc qui traverse, soutient un pistolet, puisqu'à tout événement il n'est pas mauvais d'avoir un coup à tirer, pour se défaire d'un importun. Sur un bonnet de toile, cirée à l'Anglaise, il y a une petite croix de fer, bien légère, qui en fait une espèce de casque, puisque les Piquiers, qui seront souvent exposés à la Cavalerie, doivent être à l'abri du coup de sabre.

Les Charpentiers feront l'avant-garde de ma Légion.

T A B E L L E.

Vingt-cinq Compagnies à cent hommes sous les armes, font deux mille cinq cent. Les vingt par Compagnie qui n'entrent point en rang & files, & qui combattent pourtant, font cinq cent. Voilà déjà trois mille combattans. La réserve qu'on ne

peut déterminer, puisque le nombre de ce qui la compose, dépend de tant de circonstances, peut se mettre à la moitié. Pour ne pas se tromper, qu'on ne compte que sur le tiers. Dix fois vingt-cinq, font deux cent cinquante; par conséquent trois mille deux cent cinquante.

Je donne la pique aux Canoniers, puisqu'au feu du canon il n'y a rien à ajouter; & que, si tous les Canoniers se serrent l'un l'autre, avec leurs piques, ils peuvent très-bien empêcher que des Houfards ne viennent enlever des canons, & enfiler même ces galopeurs.

Le Chirurgien portera le reste de ce qui forme la pique ou bâton de tente, (puisque c'est la même chose) derrière le dos, attaché à un morceau de cuir: comme vingt-cinq hommes qui sans cela marchent toujours avec la colonne, peuvent très-bien, armés ainsi, rendre quelque service, je crois que cela n'est pas à négliger.

T A B E L L E.

Compagnies de Dragons	-	-	2
Compagnies de Grenadiers de l'aîle	-	-	2
Compagnies de Chasseurs	-	-	2

Compagnies de Grenadiers du centre - 2

Compagnies de Fusiliers - - 16

Compagnie de Canoniers - - 1

En tout - - 25

Capitaine - - - - - 1

Lieutenant - - - - - 1

Sous-Lieutenant - - - - - 1

Enseigne - - - - - 1

Sergent - - - - - 1

Caporaux - - - - - 6

Chirurgien - - - - - 1

Fourier - - - - - 1

Tambours - - - - - 2

Fifre - - - - - 1

Charpentiers - - - - - 2

Travailleurs - - - - - 2

En tout - - 20

Les Travailleurs, qui seront tous de l'avant-garde, suivront les Charpentiers; il y aura toujours deux mulets qui marcheront avec eux, chargés de tout ce dont ils ont besoin pour faire des ponts, raccommoder les chemins & autres ouvrages semblables.

Que dire du Tambour? Que ce doit être un enfant du Régiment, parfaitement bien en couleurs, en plumes & ajustement, & exercé à tous les signaux possibles, dont il faut convenir & dont on peut se servir jusqu'au commencement du feu, où alors les Tambours, Fifres & Musiciens doivent se mettre ensemble, pour tâcher d'être entendus à force de bruit.



Des Dragons.

Il^s auront quatre Lanciers à la place des Piquiers. Les Bas-Officiers auront des lances, comme ceux de l'Infanterie ont des haliebardes. Pour la répartition & le nombre, ils seront en tout conformes au pied du Corps & auront une réserve comme les autres. Le jour de Bataille ils se mettront où le terrain le permettra: si le Régiment est détaché & qu'il en occupe un de sa largeur, ils pourront rester sur les aîles; sans cela il vaudra mieux les laisser par Compagnies ou par Pelotons, entre la réserve des Surnuméraires de l'Infanterie, surtout lorsqu'elle sera dans le petit feu, où ils n'auraient pas beau jeu. Il faut seulement qu'ils soient à por-

tée de poursuivre l'avantage que celle-ci remportera. Ils passeront par les intervalles & iront après l'ennemi. S'il avait mis notre Infanterie un peu en désordre, une rendonnée de ces Dragons pourra très-bien raccommorder les affaires. Les jours de marche, pour ne point déranger celle de l'Infanterie à laquelle ils sont attachés, ils n'auront point de place fixe & marcheront à droite & à gauche par files, comme ils voudront, pourvu qu'ils n'incommodent personne: ils seront à même par-là de veiller à ce qu'aucun Soldat ne s'écarte de la colonne pour désertter ou pour faire des excès dans les villages; & patrouilleront aussi pour la garantir des insultes des Housfards ennemis. Au camp ce seront eux qui donneront la grand'garde devant le front de mon espèce de Légion. On n'aura pas besoin de la faire fournir à la Cavalerie des aîles de l'Armée; en se gardant soi-même, on est bien mieux gardé.



Des Grenadiers des Aîles.

Ce sera une troupe choisie pour la beauté & pour la taille. Ils ne pourront pas avoir moins de huit

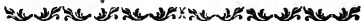
pouces, mesure de France. Ils ne feront jamais détachés, appuieront les aîles & se distingueront par leur propreté & leur adresse. Il est à présumer que des gens faits à peindre comme ceux-là, seront plus aisés que d'autres à exercer, plus agiles dans les conversions, plus lestes dans leurs mouvements, plus brillans dans le maniement des armes. J'ai dit ailleurs, qu'il faut quelquefois de la coquetterie: il faut se servir de tous les moyens possibles pour exalter l'ame de ceux qui en ont, & en donner à ceux qui n'en ont pas. Ils donneront la garde aux Officiers de l'État-Major & à leurs Capitaines, rien de plus.



Des Fusiliers.

Ils feront tout le service du Régiment; c'est-à-dire: garde du Prévôt, du Boucher, des Bœufs, des Mulets, &c. & des aîles du camp, à chacune desquelles il y aura un Caporal & six hommes, pour relever les Sentinelles & entretenir des Patrouilles, depuis la retraite jusqu'au jour, tout autour du Régiment, & même jusqu'aux Piquets dans les occasions critiques. Le premier rang sera le plus petit

qu'on pourra trouver, les enfans du Régiment, pourvu qu'ils puissent lever un fusil. Les deux autres, comme je l'ai dit ailleurs. Le troisième le plus élevé qu'on pourra. Il est singulier, que par rapport à cette manière d'entourer le camp, de même que pour ce qui regarde les Piquets en partie, & aussi sur quelques autres points, j'aie prévu une quantité de choses lumineuses, dont notre Bible est composée. On ne saurait trop la lire, l'étudier & l'apprendre par cœur.



Des Chasseurs.

Ils occuperont la place que je leur donne ici en marche, & lorsque le Régiment prendra les armes, toutes les fois qu'on ne les jugera pas nécessaires ailleurs. Comme ils sont faits pour la sûreté du reste de la troupe, on les détachera souvent dans les villages ou dans les bois, devant le front ou sur les aîles, lorsqu'on ne sera pas assez près de l'ennemi pour cela; ils donneront le piquet ordinaire de trente hommes en avant, pour soutenir les autres trente hommes de grand'garde que donnent

nent les Dragons. Quand les deux Compagnies seront détachées tout-à-fait, elles emmèneront avec elles les deux pièces de trois. Dès qu'il sera bien décidé que l'affaire va devenir sérieuse, après avoir bien fusillé & fait le plus de tort à l'ennemi qu'ils auront pu, ils rentreront à la place qu'on leur gardera à cause de cela, & combattront encore en ligne avec les autres.



Des Grenadiers du Centre.

Ceux-ci que j'habille le plus à l'aise que je puis, & à qui je veux marquer en tout la considération due aux vieux Soldats, en ne les assujettissant ni aux appels, ni à tout ce qui est gênant, ne feront d'autre service que la garde des drapeaux, dont il y en aura un par Bataillon, qui sans être aussi pésant que ceux que nous avons à présent, sera placé au centre du Régiment; d'un côté on y verra les Batailles où il se sera trouvé, les belles actions & les noms des Officiers & des Soldats qui s'y seront distingués. De l'autre, des armes, des chiffres, des devises, des écussons, tout ce qui pourrait rap-

peller l'esprit de l'ancienne Chevalerie. Vingt Grenadiers de garde aux drapeaux suffiront; ils auront moyennant cela au moins dix nuits de bon, & ne feront point fatigués. C'est parce que ces braves gens blessés & anciens font l'honneur même, qu'on leur confie celui du Régiment.



Des Canonniers.

J'en attache une Compagnie à ce Régiment, parce que je suis très-persuadé que le service se fait beaucoup mieux, lorsque les mêmes gens sont toujours ensemble. On se connaît & on s'aide dans l'occasion. On n'aura pas besoin d'autres *Handlangers*, puisque tous les Canonniers le feront. Il y en aura douze aux pièces de trois, de six & aux *Haubitze*, & quinze aux pièces de douze; de sorte qu'il y en aura toujours une centaine d'employés, sans compter la réserve qui sera pour eux comme pour tout le monde. Je vais en parler.



*De la Réserve.*

J'ai calculé qu'on ne pouvait guères, même avec du malheur, avoir plus de trente hommes par Compagnie commandés, malades ou absens, d'une façon ou d'autre. J'ai mis trente Surnuméraires en réserve pour tout ce qui peut arriver; c'est-à-dire, qu'on les en tirera pour entrer en rang & file à mesure que quelqu'un en sortira, afin qu'on ait toujours le compte juste de cent hommes sous les armes par Compagnie. Cela s'entend pour tout généralement, Dragons, beaux & vieux Grenadiers, Fusiliers, Chasseurs, Canonniers, &c. Il y aura parmi ces trente Surnuméraires un Piquier, un Charpentier, un Travailleur & un Tambour; les vingt-six qui restent, seront habillés comme la Compagnie à qui ils appartiennent, derrière laquelle ils combattront & camperont dans une seule tente, puisque celles que je donne à ce Régiment, sont faites pour contenir vingt hommes chacune, & que vraisemblablement il n'y en aura jamais davantage *in loco*: les deux plus sages auront de l'au-

torité sur les autres. On les revêtira pour cela du titre de Vice-Caporaux. En marche ce seront les Surnuméraires qui feront l'arrière-garde; les Piquiers tout-à-fait à la queue.



Des Piquiers.

La Pique que je rétablis en leur faveur, me paraît si bonne à employer contre la Cavalerie, que j'en fais presque un premier rang: comme j'en donne d'abord à quatre hommes par Compagnie, ensuite à tous les Bas-Officiers, aux Canonniers & à tous les gens inutiles qui cesseront alors de l'être; ce sera un front bien plus respectable que celui qui n'est qu'un peu hérissé d'une petite bayonnette. Ils n'empêcheront pas le feu des trois rangs, & ce feu sera à raison de ma formation qu'on verra ailleurs, car ils seront tous à genoux, la pique en arrêt.



Du Campement.

Il faut cinq tentes pour cent hommes, & ils seront à l'aise, les pauvres malheureux, & à couvert de la

pluie. Elles feront comme nos marquises d'Officier d'Etat-Major, mais bien doublées. Les piques servent à double usage, celui de se battre & celui de camper. Mr. le Maréchal de Saxe avait eu une idée à-peu-près pareille, à ce qu'il me semble. Elles feront en deux morceaux, cela est plus commode. Il n'y en aura par Compagnie qu'autant qu'il en faut & une pique de reste, en cas qu'il s'en perde. Deux suffisent pour une tente; elle se portera sur les mulets à l'ordinaire avec le montant.

Les Piquiers y sont pour deux, les Charpentiers & les Travailleurs pour deux aussi, les Tambours pour une; cela fait déjà cinq. Les Surnuméraires ont bien entre eux deux gens à pique, pour qu'ils aient aussi leur tente, qui sera au milieu, derrière ces cinq; de même que celle des Bas-Officiers, entre le Chirurgien & le Fourier, qui tous en porteront les piques, sera en avant dans l'alignement des deux autres du centre; celles des Officiers feront comme elles étaient la guerre passée.

Comme j'ai dit plus haut, que je voulais tirer parti de tout le monde & que j'ai même proposé d'armer de lances les Charretiers des canons, des caissons & des vivres; je crains fort que cela ne donne un air ridicule à mon projet. Il y a tant de gens aimables à présent, tant de gens gais. . . . Et les Muletiers, diront-ils, eh! pourquoi pas? César à la bataille de la Sambre, qu'il gagna sur les Nerviens avec tant de peine, se servit des Valets, des Goujats, de tout ce qu'il put ramasser. D'ailleurs les seize chariots de pain, de bagage, de fourrage du Régiment, forment un *Vagenburg* sur une aîle où il y aurait à craindre, ou sur le front pour boucher un défilé; on pourra très-bien avoir besoin & se servir alors de ceux qui les conduisent, & qui n'y auront que faire.



Des Bagages.

Les moins considérables & les plus légers qu'il se puisse. Point de voitures à roues au Régiment qui est fait pour courir beaucoup. Des mulets à l'ordinaire pour les tentes des Soldats, deux par Compagnie suivant l'usage, cela en fait déjà cinquante;

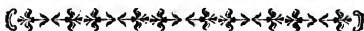
le Capitaine en pourra avoir deux, cela fera cent vingt-cinq mulets, par conséquent, vingt-cinq pour l'Etat-Major, deux cent en tout.

Je souhaiterais qu'on fut aussi sobre en chevaux qu'en mulets, & qu'on n'en eut pas beaucoup à cause des fourages. On pourra trouver pour cela des chariots, quatre par Compagnie suffiraient, cela fait cent chevaux: cent cinquante chevaux à l'usage de l'Etat-Major, grand & petit, compris ceux des chariots & de l'Artillerie, cela ferait, avec les trois cent des deux Compagnies de Dragons, quatre cent cinquante.

De la Paye.

Il n'y a rien à desirer à la nôtre, le Soldat & l'Officier sont très-bien. Je voudrais seulement qu'on distinguât les deux Compagnies de vieux Grenadiers du Centre, & qu'ils eussent huit *krentzers*, les Grenadiers des ailes sept, & les Fusiliers, Chasseurs, Dragons, Canonniers, la paye ordinaire; il me semble que cette petite augmentation d'un *krentzer* par jour à mes Princes, car les Romains

les appellaient ainsi, rend plus réelle encore la récompense d'entrer parmi eux. Elle en est déjà une quant au préjugé, qu'on ne saurait trop entretenir. Ce *kreuzer* réalisera cette précieuse illusion.



De la Discipline.

Pendu au premier arbre. Cent coups de bâton dans l'occasion. Les Officiers cassés pour la moindre faute. Point de procès & presque point d'examen aux avant-postes.



De l'Exercice.

Cette Légion a tout ce qu'il faut pour réussir dans toutes les entreprises & les attaques dont on voudrait lui faire l'honneur de la charger. Sa composition est admirable pour la défensive. A-t-elle une plaine à passer, une retraite à faire devant la Cavalerie? On forme aussitôt une masse proportionnée au besoin & au terrain. Des gens habiles en marches, en conversions, en changemens

de front, en évolutions, se mettent sur le champ en colonnes. Si c'est par division & qu'on forme une colonne de chaque Bataillon, on peut faire mouvoir tout cela très-aisément; il y en a trente-deux à chaque face. On se sert des Grenadiers, des Chasseurs & des Dragons suivant les circonstances. La colonne servira aussi, soit qu'on la forme d'un, de deux, de trois ou de quatre Bataillons, à prendre l'ennemi en flanc par le développement sur une de ses aîles. On la fait d'une demi-division, l'une derrière l'autre, si l'on veut. Si c'est pour percer la ligne, j'envoie mes Dragons en avant pour y mettre déjà le désordre; & enfin avec un corps si redoutable par le mélange, par l'appui mutuel de ses forces calculées, il n'est rien dans le monde qu'on ne fasse.



Légion à Cheval.

¶

Il n'est pas nécessaire de commenter ceci.

Les Lanciers à la place des Piquiers.

Des Bas-Officiers armés de lances, au lieu de haliebardes.

Tous les Dragons, Carabiniers, Housfards & Cuirassiers avec des fusils bien courts, & la baguette servira de lance & se terminera en flèche.

Du reste, ils auront le même exercice, le même camp & les mêmes ordonnances que la Légion à pied. Leurs Canonniers seront à cheval, cela est tout simple, & on voit que c'est le même principe & la même manière de composition, puisque chaque espèce de troupe répond à celle dont j'ai rendu compte. Le parallele du mélange & du service qu'on en attend est aisé à trouver.



De la Formation.

Elle serait une suite de ma manière d'armer. Je ferais sur trois rangs à la vérité, mais le premier rang serait le plus petit & le troisième le plus élevé. Pour éviter les malheurs, occasionnés souvent par le troisième rang, je lui donnerais des fusils plus longs qu'au second & à celui-ci plus longs qu'au premier, à raison de leurs forces. Cela ferait que le premier rang s'effaçant le corps pour tirer, le second rang passerait sans risque le fusil derrière lui & le troisième rang devant lui: & que, si l'oc-

casion exige qu'ils arment leur espèce de pique, leurs trois rangs seront presque fraisés à la même égalité, tandis qu'à présent le second & troisième rang qui présentent la bayonnette, ne peuvent faire tort qu'au premier. Je mettrais presque tous mes Officiers & mes Bas-Officiers au quatrième, qui ne feraient que faire serrer les trois autres, puisque ce serait de-là que dépendrait le succès de mon ordonnance.

On me reprochera peut-être, que la hauteur de mes trois rangs peut être nuisible, si l'on me charge en dos. Outre que je ne fais pas comment on peut être assez mal-à-droit pour s'y exposer, il me semble qu'une contre-marche du premier rang au troisième serait bien-tôt faite.

Si on n'admet pas ce projet de ma part, il n'y en a qu'un de meilleur, fait par le plus habile Militaire que je connaisse. C'est de former l'Infanterie sur deux rangs & sur plusieurs lignes; c'est-à-dire, qu'il y ait toujours assez de distance, pour que les coups que reçoit la première n'arrivassent pas jusqu'à la seconde, & cependant point assez pour n'être pas à portée de remplacer bien vite les blessés & les tués; c'est-à-dire, que les

deux premiers rangs de chaque Bataillon n'auraient que douze pas de distance, jusqu'à leurs deux derniers rangs.

On ne se servirait de cette formation-ci que derrière les chevaux de frise, dont j'ai parlé dans l'Article du Campement: comme chacun serait défendu par deux hommes, il serait suffisant d'en avoir quatre devant soi: & les deux autres de plus qu'on aurait, si on était à trois hommes de hauteur, s'emploieront sur les flancs ou sur les derrières.

Dans mes Ordres de Batailles, je ne dis pas comment il faut être formé. A deux toujours, si l'on veut faire usage de son feu en avançant: à trois, si on peut le faire de pied ferme; tout le reste des colonnes & des masses à faire, se fait en doublant, triplant, quadruplant s'il le faut. Si six de hauteur résistent à la première charge de la Cavalerie, comme je n'en doute pas, on n'a plus rien à craindre des autres; car les chevaux tués servent de rempart à l'Infanterie, & les autres en ont peur. C'est aux formations dans les dangers, que la formation de sang-froid sert. Il faut bien

l'étudier pour avoir alors à foi toutes les manœuvres qu'exige l'occasion.

Je crois toutes les Cavalleries du monde beaucoup trop élevées. J'ai peut-être déjà dit que je n'y voudrais point d'hommes au-dessus de quatre pouces, moyennant cela toute l'Infanterie aurait son premier rang à cinq, le second à six & sept, & le troisième à huit, neuf & dix. Il me semble que cela ferait une assez belle Armée, & je rendrais compte, par l'utilité que j'en tirerais, de ce qui ne sert à présent qu'à l'inutilité, l'ornement, la coquetterie, &c.



Des Camps.

Je les disposerais en échiquier sur deux rangs, ce que j'ai dit ailleurs. Si je n'avais pas le tems d'en faire, si je ne voulois pas tracer des lignes, me couvrir des sacs à terre à ma façon & de mes chevaux de frise, je m'en consolerais par mes manières d'appui, de mélange d'armes, de réserve, &c.

Si j'occupe un terrain en glacié, où tous mes coups doivent nécessairement balayer horizontalement toutes les troupes destinées à m'attaquer, il n'est pas possible, à moins de perdre la tête, d'être battu.

Si l'on a parlé à tous les Généraux, les Commandans des Corps, & si ensuite ceux ci en ont fait autant à l'égard des Officiers subalternes & même des Soldats; je le répète: l'on peut attendre froidement l'ennemi.

Les rivières se passent, les bois se tournent, les villages se brûlent; j'aime presque mieux avoir ma liberté & ne dépendre que de moi. Où en est-on quand on perd l'appui de ses ailes & l'établissement de son centre? Une Armée préparée à tout, se suffit presque à elle-même.



Des Fortifications.

Un revêtement de terre vaut mieux qu'on ne croit: qu'il y ait place pour y mettre du monde; si ce monde est tué, ou si la terre s'éboule, qu'y

faire? l'ennemi ne pourra pas s'y loger. Si l'on voit une hauteur, on y court avec une quantité d'Ingénieurs. Là, on en voit qui, le crayon à la main, veulent montrer ce qu'ils ont appris dans les écoles de paix. L'un propose une polygone, un autre une étoile, un troisième une redoute quarrée. C'est précisément là qu'il faut ne rien faire. Qu'on diminue cette même hauteur, si l'on fait tant que d'y travailler, qu'on en fasse un glacis, à moins qu'on ne s'en serve pour l'appui d'une aîle, alors qu'on travaille à la rendre inaccessible; qu'on y fasse venir des Officiers d'Artillerie & qu'on n'y mène pas ceux du Génie; c'est à côté de cela qu'il faut les employer, c'est au point trop accessible, & encore que ce soit par la raison d'épargner des troupes; j'entens par là de les conserver, si absolument l'ennemi à la maladresse de les attaquer; & pour ne point les fatiguer de service si le terrain se défend de soi-même; qu'on redouble moyennant cela les réserves, qu'on assure mieux les flancs, & que de tous mes ordres de bataille on en fasse un plus raisonnable que les miens & que tous ceux qu'on a faits jusqu'à présent.

Je crois qu'il vaudrait mieux faire de l'extraordinaire en Fortifications, ne fut-il pas même bien admirable, que de suivre bêtement l'ordre usité; tout est si bien prévu, tout est si bien connu, qu'on fixe la durée d'une place comme celle d'un voyage. Autant de tems, dit-on, pour un ouvrage à couronne, autant pour le ravelin; alors commence la brèche & puis la capitulation. L'assiégé modeste fait quelque mauvaise petite sortie pour la forme.

Je viens de lire tous les livres de Fortification possibles, anciens & modernes; il n'y en aucun dont je sois absolument content. Ce que j'ai trouvé de plus vraisemblable, de plus sensé dans quelques-uns, c'est de se servir si bien des rivières, des montagnes & des terrains escarpés & inaccessibles, qu'on oblige l'ennemi à un seul front d'attaque sur lequel on porte toute sa défense. La Garnison ferait bien mieux conservée, elle ne ferait que très-peu de service; le reste du tems elle ferait sous la grande place, où j'en ferais une souterraine en cazemattes: je serais avare des fortresses; mais je ne le ferais pas pour les bâtir.

Je

Je ferais un camp retranché, une ligne de circonvallation, extrêmement bien revêtue & des traverses cazematées pour éviter les bombes; on n'en sortirait que pour se battre au moment de l'attaque; si la Garnison, qui y serait, en est chassée, que fera l'ennemi après cela? Il s'y logera; mais ces lignes seront sous le canon de la place. Il y sera furieusement incommodé, il aura une seconde bataille à livrer sur l'esplanade, où se sera retirée la Garnison. L'ennemi sera obligé d'y combattre à découvert. Si malgré la protection du feu de la place la Garnison est battue, elle s'y retire tout-à-fait, & elle n'aura que le cordon à défendre; il sera simple, point historié, mais si haut & si bien revêtu, qu'à moins de bâtir des tours pour les assiégeans, ainsi que faisaient les assiégeans du tems passé, on ne pourra tirer des boulets de canon que par la parabole comme des bombes: les ricochets par conséquent n'y seront pas fort nuisibles. L'Artillerie de la place en revanche sera posée dans l'épaisseur de ce revêtement, qui sera extrêmement épais & à deux étages partout. Il faudra tirer bien droit pour la dé-

monter, & c'est ce qui ne fera guères possible, puisqu'il n'y aura que l'embouchure du canon qui dépassera la muraille; un fossé extrêmement profond, point de chemin couvert, voilà tout. Quelques mines en avant des lignes de circonvallation, en cas que l'ennemi veuille leur faire l'honneur de les traiter en siège, & toute l'esplanade minée aussi, pour la faire sauter après la seconde bataille gagnée.

Je voudrais qu'on fit plusieurs Camps retranchés dans un pays, où l'on placerait tous les dépôts; je voudrais qu'on abandonnât les Villes, qu'il y eut quatre enveloppes en rond, où pourrait se partager une Armée battue; je les mettrais au confluent des rivières, si la nature ne m'offrait pas un terrain tout fait; je me le formerais à ma manière; j'élèverais le cordon intérieur au-dessus du second, le second au-dessus du troisième, celui-ci au-dessus du quatrième, de façon que l'Artillerie de ce dernier raserait l'attaque du premier. Je sens bien qu'on me reprochera d'exposer l'un aussi à tout ce qui sera destiné à l'autre; mais le parapet y mettra ordre, & j'y ferais d'abord une manière d'épaulement pour couvrir les ouvrages

Intérieurs & ceux qui les défendront. La place qui serait au milieu en aurait sous elle une cazemattée, on y retirerait les vivres, les poudres & la Garnison. On en reviendra aux tours. Les oreillons y font déjà un grand acheminement. Ces noyaux, que faisaient les Espagnols, avec de bonnes enveloppes, valaient mieux que toutes ces demi-lunes & ouvrages à corne. Il est si prouvé qu'on peut suivre la direction de la capitale d'un bastion, sans essuyer un coup de fusil, qu'à moins de faire les flancs très-courts, de façon que des angles rentrans on puisse défendre les angles saillans, on devrait renoncer à la méthode généralement reçue.

J'aime mieux quatre batailles, bien franches, qu'on livrerait sans malice à mes quatre enveloppes; ce serait le courage qui en déciderait, & à présent c'est presque toujours la trahison.

~~~~~  
*De l'Artillerie.*

Il arrive bien souvent qu'à force d'entendre parler ou de lire des ouvrages de différens sentimens

sur un objet, on est exactement au même point d'où l'on est parti auparavant. Comme la Nation qui écrit le mieux & qui écrit le plus, est aussi celle chez qui les affaires de Société deviennent des affaires de Gouvernement; il vaut mieux ne pas s'en rapporter à ces anciennes & à ces nouvelles façons de penser sur l'Artillerie. Il n'y a que l'habile homme que nous avons estimé avant la Nation, en qui j'aurais confiance. Il n'y a qu'un Officier digne de lui qui a écrit, qui suivant moi ait raison. Point trop de pièces de petit calibre, On fait combien les pièces de trois peuvent tirer de coups, partant du point où l'on doit marcher à l'ennemi vigoureusement, soit en le voulant joindre, soit en s'arrêtant quelquefois pour faire de ces bonnes décharges, les seules dont je fasse cas. Que fait-on des grenades? C'est une plaisanterie d'exercice à montrer aux femmes, à qui cela fournit les plus jolies peurs du monde, si elles mêmes sont jolies. Un seul *Haubitz* fait plus d'effet que les grenades de nos quinze mille Grenadiers. Quand un cheval des petites pièces de trois est tué, elles restent là, puisqu'elles ne sont attelées que de deux chevaux. Comme je préfère de tirer

parti de toutes les pièces, & qu'il me semble que j'en trouverais moyen, je crois qu'on peut très-bien avoir un tiers de canon de moins que l'Armée ennemie, ou tout au plus un quart. Qu'on ait diminué ou allégé, c'est très-bien fait, dès qu'on est sûr de la même portée; mais qu'on n'abandonne pas les bonnes grosses pièces de batterie & de siège presque. C'est cela qui donne un furieux branle à une affaire, qui sauve une Armée attaquante, si elle est battue, & qui l'empêche de l'être, si elle est attaquée. On a beau se plaindre de la pesanteur & de l'embarras; sept ou huit petits malheureux canons, tiennent bien plus de place que deux bonnes pièces de douze & n'en font pas l'effet. Si l'on est bien pressé d'arriver, je fais bien que celles-ci courent plus vite, quoique cependant il y a d'assez bons chemins à présent dans tous les pays où l'on fait la guerre, & que, quand il n'y en a pas, on les fait dans une nuit. Mais quand on va si vite, est-ce pour s'arrêter à canonner? C'est pour une attaque de vive force, & voilà le cas de prendre le canon de l'ennemi & de ne pas songer au sien.

Il y a dans tous les Arsenaux des inventions, & chez tous les Ministres des faiseurs de projets. La jalousie, l'inintelligence, l'avarice ou l'opiniâtreté les ont fait souvent recevoir très-mal aux Cours où ils s'adressaient. Les pauvres malheureux mettent dans un dépôt forcé le fruit de leurs travaux, & passent pour des fripons ou pour des foux. Il faudrait qu'on les examinât avec beaucoup de connaissance & de désintéressement. Je ne fais si je n'ai pas dit ailleurs, que tout ce qui regarde les Mathématiques, Mécaniques, devait dépendre des expériences & de son accord avec la Tactique.

Il y en a qui m'ont dit, qu'un homme seul pourra manœuvrer une pièce où il en faut ordinairement cinq; d'autres, qu'ils tireront plutôt trois coups qu'on en tire un à présent, & jusqu'à cinq fois même par minute. Ceux qui veulent faire charger par la culasse ou sur le côté, prétendent qu'entr'autres inconvéniens de moins, les Canonniers ne sont point exposés aux risques, que je leur ai vu courir, à la vérité, à la guerre & même à l'exercice, en chargeant devant le canon. On m'a promis aussi que de telle étoffe que les cartouches soient couvertes, la charge ne pourrait ja-

mais s'enflammer avant le tems, que le canon se rafraîchissait de lui-même & se nettoyait de toutes les particules de fil enflammé où d'autre chose qui pourrait y être resté de la charge précédente. C'est affaire de Méchanisme, m'a-t-on dit, la cartouche pourrait n'être couverte que d'un simple papier. Quelques-uns m'ont assuré, que la charge allait plus loin. Quelques-uns m'ont dit, que leurs canons pris ne pouvaient point servir à l'ennemi. Quelques autres m'ont fait encore des calculs sur la poudre, que j'aurais voulu avoir le tems de vérifier sur le champ. Quelques autres qu'ils trouveraient par leur construction le moindre petit défaut de fonte ou de métal dans l'intérieur du canon. Ceux-ci même prétendent, que pour la dépense de deux louis ils arrangeront de cette manière là tous les vieux canons & même d'anciens encloués. Tous à la vérité donnent du soupçon par leurs protestations d'attachement particulier aux Puissances auxquelles ils veulent s'attacher. Il n'est pas nécessaire d'être Militaire pour rendre de grands services dans l'Artillerie, les Fortifications & les Plans de Campagne. C'est à

nous alors à approuver, condamner ou améliorer la Théorie par la Pratique.



### *Des Villages.*

**O**n juge mal très-souvent les uns & les autres. On les veut défendre & ils sont hors d'état de l'être. Des maisons séparées, quelques granges & des vergers, n'empêchent pas même des Housards de pénétrer & de sabrer partout en petites troupes; il en est ainsi de ce qui paraît forêt à une certaine distance, & dans les Cartes où elles en portent le nom, parce qu'autrefois elles en étaient. Ce sont des arbres si éloignés les uns des autres, que j'y ai vu hacher des Croates par la Cavalerie. Si le Village est comme ceux de Silésie & du Brandebourg, je crois qu'il ne faut pas songer à le défendre; si on le laisse devant la ligne & que l'ennemi ait besoin d'y passer, je crois que cela vaut mieux. On peut le bruler alors & déranger son passage pour les Munitions. Il y a des Cercles où les Villages de Bohême ne valent pas mieux. Ceux de Moravie sont un peu moins

mauvais. Ceux de Saxe & de Luface un peu meilleurs; mais quelle différence d'eux à tous ceux de Flandre & d'Italie? L'industrie y fait par-tout des citadelles. Des hayes d'épine, plantées souvent en lozange, en font un retranchement, qui pour être en mosaïque, n'en est que plus terrible. Des fossés relevés, plaqués avec un soin étonnant; valent mieux que tous nos glacis. Les Payfans Flamands sont des *Vaubans* sans le savoir. La richesse de leurs habitations les rend capables de soutenir un petit siège; les cimetières sont très-escarpés, parfaitement bien entourés, & la maison du Curé est un château. Je ne fais si c'est la méfiance qui a imaginé les enclos en Italie; mais on y fait tant tourner les petites navilles, que tous les pigeoniers, qui sont très communs dans ce pays là, paraissent de petits forts, & puis tous leurs petits terrains entre-coupés de canaux, quadrillés par des hayes, bornés quelquefois par des serpenteries de petites palissades, de même que le reste qui va toujours en tournoyant, annoncent l'astuce des habitans. On peut défendre les uns & les autres de deux manières. La première, en

établissant une Artillerie considérable & à couvert, & commencer ainsi la bataille; la deuxième, c'est après s'en être retiré, dès que l'ennemi y aura mis le feu, ce qu'il fera inmanquablement, d'y rentrer & de regarder tous les murs & les fossés comme autant de parapets. Qu'importe que les toits, les fenêtres & les planches n'existent plus? On fait bien mieux ce qui s'y passe; on en voit plus clair dans ses affaires, l'ennemi n'y entre pas, parce qu'il s'imagine qu'il y brûle encore; l'on y reprend poste; l'on y fait rentrer ses caissons & la seconde bataille recommence. On fera certainement très-bien de les tourner; mais s'il y en a plusieurs dans une ligne, comment y parviendra-t-on? On se trouvera sous des feux croisés, parvint-on même à percer la ligne qui joint plusieurs villages, qu'on aurait dans son front. Ce serait autant de sièges à faire, & si l'on s'en occupait, croyant y gagner quelque chose en les prenant de revers, la ligne percée & battue se reformerait & prendrait tous ces assiégeans à dos. Quant aux bois, je dirai, qu'on n'y peut point parfaitement compter, à moins que les ronces, les épines, & un taillis très-épais & très-haut, n'empêche

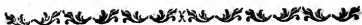
d'y marcher plusieurs troupes de front. Il faut même les reconnaître à présent jusqu'à la portée du canon, puisqu'il y a souvent des montagnes, dont on ne se doute pas, & qu'on les rend dans un instant aussi chauves qu'elles étaient avant les efforts prodigieux de l'industrie des hommes. Je crois avoir parlé ailleurs des plattes-formes qu'on y élève alors.



### *De la Marche.*

**O**n a bien tort de ne pas établir qu'on ne doit aller doucement qu'en se retirant: & il faut tâcher de ne se retirer jamais. En allant très-vîte, au contraire, on fait retirer les autres. De grands pas, de ce que nous nommons dans notre exercice, *Marche, Marche*; voilà ce qui en impose à l'ennemi. J'aime assez que du plus grand pas on passe au plus petit, de celui-ci à l'autre plus allongé. Cela donne de l'équilibre au Soldat; cela empêche d'abandonner son corps, & cela lui donne de l'attention.



*Des Marches.*

C'est une partie que Mr. de Puysegur a un peu débrouillée; mais qui a été bien changée & bien perfectionnée. Je ne parle pas de tout ce qui a été dit & écrit là-dessus, ni de ce qui ne l'est point & que j'ai vû exécuter avec tant de succès par le plus excellent Quartier-Maître Général du monde. C'est des distances que je m'occupe & que je veux régler. Le calcul de lieues est incertain & souvent de mauvaise foi; les milles de même & les *Meilen* aussi; les pieds sont suivant les pays, par conséquent, les toises & les pas Géométriques. J'aimerais mieux tout uniment celui d'à-peu-près deux pieds qu'un Soldat fait ordinairement, & je prétends en faire faire vingt mille à une Armée dans une heure, à recommencer même cinq fois par semaine s'il le faut. Il faudrait pour cela se mettre en marche depuis trois heures jusqu'à neuf, faire la cuisine, dormir jusqu'à cinq heures, & marcher encore jusqu'à huit, dans les beaux jours de l'Été; les marches de nuit sont trop dangereuses & incommodes, & on avance bien peu, car l'in-

quiétude arrête. J'ai examiné les marches des Romains ; j'ai calculé le *longum iter* de César ; tout cela n'a jamais fait plus de quinze lieues de France, & tous ces Anciens-là n'ont point été, comme un de nos Corps d'Armée dont j'étais, de Diesde au centre de la Silésie & de-là à Berlin en dix-sept jours.



### *Des Camps de Manœuvre.*

Je voudrais que tous les Officiers - Généraux & autres eussent la permission de faire des projets & de les exécuter. On leur donnerait des troupes. Ils en feraient ce qu'ils voudraient ; & de même que *Turenne* devina *Marlborough* dans le jeune *Churchil*, on trouverait peut-être un *Eugène* dans un *Cornette* de Housards. Liberté entière, essais continuels, encouragemens, pensions & complimens. Le génie, tel caché qu'il soit souvent, déchire le rideau qui le couvre & embrâse de son feu tout puissant, ceux même qui le connaissent le moins & qui sont cependant obligés à s'y soumettre. C'est lui qui remuera, mêlera, distinguera &

déterminera les différentes armes d'une Armée: c'est lui qui franchira les bornes & les espaces sur l'aile de la rapidité.



*De quelques Feux.*

C'est le tems, c'est la situation, c'est la disposition de deux Armées qui doivent les décider. Je crois que si une troupe est attaquée à la fois & par le front & par l'arrière-front, elle pourrait bien se tirer d'affaire en formant deux flancs, des deux demi-Compagnies des aîles, & puis faisant faire un demi-tour à droite aux demi-Compagnies paires, & feu comme cela des deux côtés; c'est le cas des *schrage Pelotons-Feuer*, pour se couvrir réciproquement le dos les uns les autres. Plutôt que de faire ces décharges générales qui le découvrent trop, si l'on veut avoir quatre feux pour deux Bataillons à opposer le long du front, on pourrait commander feu à la fois à toutes les demi-Compagnies impaires, & ensuite à toutes les Compagnies paires. Ce feu pourrait être très-meurtrier, & moyennant cela il y en aurait pour tout le monde.



*Des Manœuvres.*

Les mulets du Prince *Eugène*, tristes observateurs d'un règlement, croient que tout est perdu si l'on ne le suit pas exactement. Mais songez donc, pauvres esprits resserrés & craintifs, que le Législateur n'a pu prévoir tous les cas. Le nôtre, plus éclairé que tous les autres, nous indique les moyens & veut qu'on les applique aux circonstances.

## PAR EXEMPLE :

1. Si l'on a grande envie de se servir de son feu & donner outre cela de la solidité à son ordonnance, qu'on exerce de cette façon-ci :

C'est un Régiment, une Brigade, un Département, tout ce qu'on voudra, en deux Bataillons, l'un derrière l'autre à seize pas de distance, qui font la longueur de mes quatre Plésions. Elles se feront moitié du troisième rang de la première ligne, & moitié du premier rang de la seconde ; tout cela marchera à la fois ; les deux premiers rangs en tirant & les deux derniers rangs, qui seront assez loin pour n'être pas exposés aux mêmes coups,

remplaceront les blessés & les tués des deux autres. Lorsqu'ils commenceront à s'éclaircir, il me restera toujours les quatre masses, dont la tête enchassée dans la ligne fera feu en avançant comme tout le reste. Elles ne sont pas assez considérables pour que l'ennemi les recommande beaucoup à son Artillerie. Mais elles sont si lestes que fondant avec impétuosité sur l'Infanterie qui lui est opposée, qui peut très-bien les avoir ignoré jusqu'alors, elles la percent & la renversent. Si on les attend, malgré la supériorité de mon petit parallélograme, tirant & avançant elles feront un à droite & un à gauche, & se partageront par le milieu, prendront tout de revers, & en se développant pour se mettre sur quatre de hauteur par un quart de conversion, elles laisseront derrière elle prisonnier de guerre tout ce qui est échappé à la vivacité du feu feu! praticable, & à la densité des colonnes les seules raisonnables, maniables, &c.

2. Le carré d'où il y a plus de feu à avoir, est celui qui est formé par toute une colonne en marche par le centre, en faisant ferrer à demi-distance & converger de droite & de gauche par pelotons.

lottons. On peut doubler par tour & il y a encore assez de réserve pour donner de la consistance à la face la plus menacée. J'ai bien cherché, j'en ai trouvé un que j'abandonne tout-à-fait pour celui-ci. Il n'y a de vuide que ce qu'il faut pour pouvoir y remuer. Les masses, pour peu qu'elles diminuent, sont sujettes à la confusion; si quel-  
qu'Officier est tué, qui pourra le réparer? Si c'est pour enfoncer, peu importe qu'il y en ait, il ne faut que marcher; mais quand on veut de pied ferme s'opposer à la Cavalerie ou à une grande supériorité d'Infanterie, il faut par l'ensemble des ressorts, déranger l'ensemble des forces. C'est aux attaqués qu'appartient le sang-froid. Les Officiers d'Etat-Major peuvent du centre, en faisant prendre beaucoup de précautions, faire tirer les trois premiers rangs, genou à terre, & les trois seconds debout. Quand on attend, on peut faire effacer le premier & les deux autres peuvent placer le fusil, l'un devant l'autre, derrière le premier.

3. J'ai pensé il y a quelque tems, que pour flatter l'ennemi de l'espérance de prendre un Bataillon en flanc, on peut le lui prêter jusqu'au der-

nier moment, & portant le centre de sa masse où était l'aîle, prendre en déployant, en flanc l'ennemi lui-même, qui aura pu prendre pour des ouvriers ou ne pas démêler, ce qui marche le long du front. On peut lui refuser même une aîle, en plaçant de biais un ou deux hommes de la masse & la faire développer sur un alignement. Il ne faut le commander que lorsqu'elle a dépassé un peu l'aîle, qui doit dérouler bien vite aussi, ainsi que tous les pelotons, que celui de la droite du centre a ramassé successivement.

4. Le rond de *Puysegur* est trop mal traité aussi. Jamais on n'a prétendu le faire aller à l'ennemi: mais on pourrait, pour l'éviter, marcher en applatissant le cercle & le rendant encore moins qu'ovale même, s'il le faut. Voyez les troupeaux; ils n'ont point le tort des angles de tous nos Tacticiens, ils résistent par leur ordonnance à des ennemis bien plus féroces que ceux que nous combattons. Ce serait une troupe éparpillée que l'on mettrait ainsi. Si l'on en avait le tems, on le formerait sur six hommes de hauteur.

5. C'est un projet d'éparpillement qui pourrait arrêter de la Cavalerie; car si elle s'occupait à su-

brer, dix Dragons ne viendraient pas à bout d'entamer quatre ou cinq hommes qui s'acculeraient, & qui, en manière de chauffe-trape, présenteraient la bayonnette; par ce moyen là les blessés, les fatigués pourraient s'échapper & échapper leurs Bataillons qui se retireraient plus commodément; car la Cavalerie s'amuserait certainement alors de ces petits pelotons & perdrait du tems, tandis que les autres gagneraient pays.

6. Si l'on croit que dans la premiere manœuvre marquée plus haut, la seconde ligne est exposée aux mêmes coups que la premiere, & que les colonnes sont trop peu considérables, on peut les faire du second Bataillon, qui reste alors à trois hommes de hauteur. Il y en aura six d'une demi-division chacun qui soutiendront mon ordre de bataille à deux hommes de hauteur, comme des poutres soutiennent un édifice un peu faible. Le troisième rang du premier Bataillon sera partagé par pelotons, dont un sera la réserve des trois, & tout cela sera placé dans les intervalles des colonnes un peu en arrière. La destination de remplacer les morts & les blessés de la ligne & des colonnes,

& celle des colonnes est, comme celle du Numéro premier, d'agir toute seule, lorsque les rangs sont trop diminués, & de tomber sur l'ennemi presque à la course.

7. On peut faire un petit quarré dans un grand, si l'on veut. Le premier est à six de hauteur & le second à trois; il a cela de bon, que je fais le moyen de le fermer tout de suite & que j'en arrondis les angles.

8. On peut voir ceci & presque tout le reste plus en grand dans mes ordres de bataille; mais en attendant qu'on commande des Corps, même à l'exercice, où l'on devrait essayer les Officiers-Généraux en les livrant à leur imagination, ce qui seul peut en former; on peut avec un Bataillon ou un Régiment éprouver des angles obtus à deux hommes de hauteur, & le reste en réserve.

9. Je ne fais pas, si je puis compter pour manœuvre une marche par file bien simple, destinée à trois objets.

Le premier serait de passer un défilé, c'est par le centre que je le forme.

Le second de ne pas perdre de terrain, quoiqu'on en accuse cette marche avec raison. Les

Bataillons étant doublés, j'ai éprouvé que sans formation, déformation, complication, conversion, explication, on n'a qu'à placer la droite ou la gauche au point où l'on veut l'appuyer & dire front à tout ce qui a doublé. Il n'y a plus ensuite qu'à entrer en ligne droit devant soi; dès que ce qui a été doublé s'est ferré, les centres deviennent des aîles. Qu'est-ce que cela fait? Il est excellent d'apprendre méthodiquement au Soldat à ne pas trouver sa place. Il n'en est plus si étonné alors dans les grandes aventures & il ne la conserve pas long-tems.

Le troisième objet est de faire feu trois rangs en front, trois rangs à dos, de pied ferme si l'on est entouré, & par file à droite & à gauche, si l'on veut percer & dégoûter les environnans, les poursuivans, &c.



### *Du Déploiement.*

On en multiplie la manière, je n'en vois pourtant que deux fortes. Si l'on ne veut pas faire une grande queue à la colonne, si l'on était obligé de

ménager son terrain ; il est clair qu'il faut faire souvent masse & se développer par tiroirs. Dans tant d'épreuves que j'ai faites, je ne vois rien de mieux, pour ne prendre trop ou trop peu de terrain, que de faire sortir le Commandant de la répartition, qui, aligné pour sa personne avec le premier rang des répartitions du centre qui n'ont pas bougé, compte à-peu-près autant de pas que d'hommes, ou son Peloton ou sa demi-Compagnie, & les fait marcher tout de suite droit à lui. Il était aligné pour lui, sa répartition ne peut pas manquer de l'être aussi, ainsi des autres de droite & de gauche sans perdre un instant. C'est au grand pas redoublé cent quarante par minute. Les *Marche* & l'*Auf-marchiren* doivent s'annoncer comme un éclair. Comme il n'y a rien de plus dangereux dans une ligne que les ouvertures, & de pis que des flottemens, pour les boucher il vaut mieux se tromper pour le moins de terrain que pour le plus. J'aime les réserves, c'en est une qui se trouve naturellement.

Si l'on a assez d'espace pour pouvoir décrire les diagonales, je ne conçois pas pourquoi on se sert de cet éternel huitième de conversion, toujours

employé trop méthodiquement. On est vraisemblablement pressé de se déployer avant l'ennemi, ou de changer de front, ou de prendre une position. Si l'on est trop près, il n'y a que le premier déploiement de la masse qui puisse être employé; il n'y a point de risque, puisque ce qui est formé, protège ce qui va l'être: & si l'on ne craint rien pour ses flancs, je conseille la course une fois pour toutes. Chaque homme des dernières répartitions sur-tout, fait un demi-quart de conversion pour lui-même, & prenant son fusil dans la main droite, doit voler à sa distance. Quel est le Soldat qui depuis seize ans jusqu'à quarante cinq ne pourrait pas courir trois cent pas & même quatre cent s'il le faut? D'ailleurs les Compagnies qui ont à courir le plus, sont les Compagnies des aîles, qui sont ordinairement composées de tout ce qu'il y a de plus lesté, de plus jeune & de plus grand. On est beaucoup plus fatigué à se tirer sans cesse à droite & à gauche, & à changer vingt fois d'alignement, marchant tantôt trop en avant, tantôt trop en arrière. Si le Commandant du premier peloton qui arrive dans la ligne, a eu tort & le veut

corriger, tout le reste en a un qui ne peut se réparer qu'après bien du tems. A la course cela ne peut point arriver. Les premières répartitions, sans s'abandonner autant que les dernières, se jetteront vite à leur place. Les secondes sont assez éloignées d'elles pour ne pouvoir pas se tromper sur le terrain qu'elles doivent occuper. Les troisièmes jugent le leur avec encore plus de facilité, & on ne fait point tant de pas inutiles. Si l'ennemi s'en appercevant prenait la même méthode, supposé que l'on fasse un front égal à lui, on gagnera une demi-minute par Bataillon sur la manière: une demi-minute suffit pour l'empêcher d'achever, le mettre en confusion & le battre. Ce procédé-ci est bien court & n'est pas compliqué. Peut-être que lorsqu'on avait commencé la marche par le centre ou par les aîles, on ne s'était pas attendu à un moment aussi essentiel. C'était une marche; un mot en fait une manœuvre, on part de la distance, il ne faut qu'un commandement; L'expérience prouve tous les jours à l'exercice que ce qui est commandé par un seul, s'exécute toujours à merveille.

Il faut toujours se développer sur la tête, si l'on avait dépassé mal-à-droitement sur la queue ; car sur le centre on perdrait du tems & du terrain. Il y a une occasion où il faut marcher par la droite pour se former à gauche. C'est lorsqu'il est nécessaire d'appuyer son aîle à un point connu. Alors les troupes qui ont fait un quart de conversion à droite & qui l'occupent, font feu s'il le faut, en attendant que successivement celles de la gauche déploient à côté des premières de la droite qui sont formées, & derrière lesquelles elles défilent, pour se mettre en front, en entrant tout-à-fait dans le même alignement & dans le feu si l'ennemi veut interrompre cette formation.



### *Du Désordre.*

Quel nom pour des Spéculateurs, des Hypothé-  
seurs, des gens de Cabinet ! Je dirai plus, pour les  
Majors de paix, pour les Généraux d'exercice, pour  
les faiseurs, les manœuvriers de gazon, les mar-  
cheurs de prairies ! C'est pour ne pas avoir de

désordre qu'il faut souvent en parler, il faut le prévoir pour le prévenir. Entre ceux qui en mettent un jour de Bataille, parce qu'ils en ont dans la tête & peut-être aussi dans le cœur, & ceux qui ont intérêt qu'il y en ait, entre les événemens extraordinaires qu'il doit y avoir absolument, la moitié du tems que l'on se bat est destinée à la confusion. Voit-on remplacer les morts? S'empresse-t-on d'entrer dans les rangs d'où sortent les blessés? Qui fait venir les réserves? Que devient la seconde ligne? C'est pour cela qu'on trouvera quelque part dans cet ouvrage, la manière de relever un Bataillon par celui du même Régiment. Il n'y a pas d'excuse alors sur la différence d'ordre & de Commandans. C'est pour cela que je veux une école de désordre. Il faut aller & venir dans le terrain qu'on occupe, comme dans sa chambre. Il faut que les Officiers volent à l'endroit où ils trouvent cinq ou six hommes de hauteur. Il faut que cela arrive à l'exercice pour qu'ils éclaircissent tout de suite les rangs & que chaque chef de file soit couvert. Il faut que les Bas-Officiers empêchent ceux qui ne seront pas nommés d'en aller relever d'autres. Il faut qu'au moins dans la manœuvre

les Soldats apprennent si fort la dépendance, que par habitude ils délibèrent même pendant le feu de quitter, quoique blessés, une place si sacrée pour eux.

Il faut mêler les aïles, toutes les Compagnies. Il faut les savoir remettre; mais il faut les mouvoir comme cela. Il faut se faire à la fumée, à la poussière, au vent; apprendre à y voir & à y entendre. Il faut apprendre à courir par Compagnie d'abord, pour qu'on sache courir par Bataillon; sans cela le Soldat s'abandonne, & son premier mouvement est toujours extrême. Il faut le régler & l'empêcher de courir trop en avant, surtout, car c'est ordinairement ce qui arrive. On voit un flot reculer avec effroi, pour éviter que les chevaux des Officiers d'État-Major, qui souvent alignent beaucoup mieux qu'eux, ne marchent sur les pieds.

J'ai entendu dire à un grand homme, que je cite souvent sans le nommer, que s'il trouve un Sous-Lieutenant au milieu de la première bataille qui se donnera, avec un peloton quelconque bien ensemble, bien ferré, bien aligné, pendant le plus grand feu, il lui donnera une Compagnie. Il est

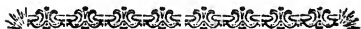
fût que si chaque Officier fait de même, la bataille est gagnée. Qu'ils ne songent donc qu'à cela, à l'exercice & à la guerre.



### *Des Masses.*

On ne saurait trop en faire usage: elles sont bonnes à tout, en tout & par-tout; mais elles sont bien sujettes à la confusion si l'on ne fait pas la prévenir. Il faut que les rangs restent toujours ouverts à la distance de deux pieds, & qu'à la marche par file, lorsqu'on fait manœuvrer la masse de droite & de gauche, on ne les laisse pas approcher. Qu'importe que marchant de cette façon-là, le Soldat soit éloigné de ses voisins? Il n'y a pas plus d'inconvénient que dans la marche d'un Bataillon par file. D'ailleurs ce n'est jamais pour long-tems qu'on fait manœuvrer la masse de cette manière-là. C'est à la guerre pour gagner au plus vite le terrain, où l'on doit appuyer la droite ou la gauche du développement; car je recommande alors pour la plus grande sûreté de former les masses par l'aile. Rien ne l'étonne

alors aux coups de fusil. Elle est sûre de sa supériorité, on l'a prévenue sur tout. On a sa confiance, elle croira toujours sa manière victorieuse : car il faut intéresser son amour-propre & lui persuader que les ennemis ne sont pas instruits comme cela ; mais qu'on lui rend compte de tout, parce qu'on compte sur elle. Ceci est une magie bien permise ; mais c'en est une. C'est à l'exercice, pour qu'une troupe bien dressée, bien attentive, reconnaisse elle-même le bon de ce qu'on lui fait faire, les raisons de sa besogne. Il faut que ceux qui commandent la masse, ne disent à droite & à gauche, que quand le pied droit fera à terre, pour que le pied gauche exécute tout de suite le dernier commandement, & puis il n'y a plus d'autre précaution à prendre que de couvrir le chef de file.



### *De l'Alignement.*

**A** la force de raisonner sur tout, on fait plus mal que lorsqu'on ne raisonnait point. Il y a tant de méthodes à présent, tant de moyens faux, tant

d'aides mal prises, que l'on en savait plus, lorsqu'on n'en savait pas tant. On dit à trois Officiers qui marchent devant un Bataillon, de se regarder entr'eux, & outre cela de se choisir en avant deux points de vue, pour être sûrs de ne point se jeter ni trop à la droite, ni trop à la gauche. Mais si leur rayon visuel ne se trouve pas parallele, c'est-à-dire, si en tirant une ligne des trois points où ils sont, qui passe les deux points où ils veulent aller, elles ne se trouvent pas également éloignées l'une de l'autre, ils marcheront de la meilleure foi du monde droit devant eux, & cependant au bout de cent pas on remarquera qu'ils s'éloignent ou qu'ils s'approchent trop les uns des autres. Le Bataillon ne fera plus à qui en croire, il s'apercevra bien qu'il sera trop ferré ou trop ouvert: & ce que chaque Officier voudra faire dans sa répartition pour y remédier, ne pouvant pas être travaillé de concert, sera plus nuisible que profitable; les Drapeaux serviront de règle. . . . Cela serait bon s'ils étaient partagés comme je le voudrais, c'est-à-dire, qu'il y en eut trois par Bataillon qui fussent confiés à des Enseignes d'expérience qu'on tire-

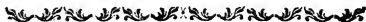
rait du corps des Bas-Officiers, puisque ce serait sur eux que roulerait le fort de la besogne. Deux marcheraient aux aîles & un au centre, vers lequel les deux autres regarderaient toujours. Le Major seul, derrière le troisième rang, prendrait deux points fixes, dont le drapeau du centre ferait une continuité & avertirait les deux Enseignes des aîles, de ne point marcher ni trop à droite, ni trop à gauche, puisqu'étant bien toujours sûrement dans l'alignement à cause de leurs drapeaux, ils n'auraient que ce défaut à éviter. Un autre Officier de l'État-Major se promenant derrière le front, se chargerait de faire serrer les rangs; un autre d'empêcher les files de se presser trop ou de s'ouvrir. Les attentions ne seraient point partagées, les moyens ne seraient pas compliqués; on n'en remettrait point le fort à chaque individu en particulier, sans tourner la tête au Soldat au point qu'on l'exige. Il irait droit devant lui, sentirait ses voisins & regarderait où il voudrait. Ce serait un moyen bien plus adroit, & un jour d'affaire, que tous les exercices du monde ne peuvent pas empêcher le Soldat de chercher à voir ce qui se passe, on ne compterait pas sur celui qui est

toujours même préjudiciable, puisqu'on marche vers l'endroit où l'on regarde. Que deviendrait-il s'il n'y avait pas d'autre ressource que de louer à droite ou à gauche? Et comment empêcher ceux que l'on mène pour donner ou recevoir la mort, de regarder où ils doivent porter leurs coups? C'est alors que l'attention des Officiers d'État-Major doit redoubler. C'est pour leur facilité que je préfère les drapeaux aux aîles, à deux Capitaines que la moindre inégalité de terrain empêche de voir. D'ailleurs, comment peut-on se flatter qu'ils conservent le même espace de pas devant le front, dans un moment où la tirailleuse ne dépend que d'un rien? Quand même mes trois Enseignes feraient dans le premier rang, leurs drapeaux annonceraient toujours l'égalité ou l'inégalité de la ligne, & le feu n'y apportera aucun changement. Les deux drapeaux, que l'on a à présent, sont si près l'un de l'autre, que cela ne forme qu'un point. Ce serait pis si on le considérait comme deux, puisque ces deux bâtons n'étant pas absolument parallèles au front du Bataillon; on se trouverait à tout moment à refuser ou  
avancer

avancer une aîle, pour suivre perpendiculairement la ligne de direction, telle qu'elle est donnée à présent mal-à-propos, à ce qu'il me semble, dans tous les services du monde.

Je suis bien persuadé que tout ce que je viens de remarquer ici, est ce qui empêche de bien marcher. Il n'y a point d'Officier-Général de bonne-foi, qui, lorsqu'il a bien conservé l'alignement pendant un quart-d'heure, qui fait l'espace de mille pas, ne convienne qu'il a eu pour lui un heureux hasard. Il est clair cependant qu'il y a bien peu de batailles, où il ne faille bien marcher mille pas pour joindre l'ennemi. Cinq cent de contenance & cinq cent de feu en font l'affaire. Le Colonel ferait entre les deux Bataillons de son Régiment, & ferait attention à ce que les deux Majors, qui menent le centre de ces Bataillons, y prennent deux alignemens bien perpendiculaires à chacun, & par conséquent parallèles entr'eux. Le Brigadier ferait dans le centre des quatre Bataillons pour remédier à tout ce qu'il y trouverait de défectueux, & ses Aides-de-Camp se promene-

raient par-tout, pour lui rapporter tous les défauts qui se trouveraient dans la marche.



*Des Recruteurs.*

Les beaux esprits Militaires ne savent seulement pas ce que c'est. Ils les dédaignent tout au moins. C'est cependant une chose bien essentielle : ce sont nos nourrices. Il faut les bien choisir. Quoiqu'on puisse fermer les yeux sur quantité de petites ruses innocentes, il ne faut pas leur en laisser faire qui ôtent la confiance. Les masques sont permis. Les Récuteurs prennent souvent des uniformes comme ils veulent. Ils supposent de nouvelles levées. Les Housfards, par exemple, séduisent beaucoup. En général, il n'y a point de pays où l'on n'aime mieux servir dans la Cavalerie. Il faut que le Commandant de la recrue soit de la plus grande rigueur. La première faute de subordination ou de friponnerie doit être sévèrement punie. C'est par l'exactitude à payer & l'adresse à pénétrer dans l'intérieur des familles, & à se mêler des affaires de tout un village, qu'on en fait

tout ce qu'on veut. Il faut aller à toutes les fêtes du pays : & les deux ou trois premiers jours ne rien proposer ; mais lorsque l'argent commence à manquer aux Payfans, c'est alors qu'ils sont aisés à avoir. Il faut profiter des querelles : il y en a toujours dans ces occasions-là ; & plutôt que d'avoir des affaires avec la Justice, ils s'engagent. Ils aiment beaucoup mieux recevoir vingt ou trente écus, que les donner pour un coup-de-poing. D'ailleurs ils sont regardés comme des tapageurs dans la Paroisse : c'est ce qu'on leur fait envisager : peut-être même que des gens moins délicats seraient naître ces disputes pour en tirer parti. Je trouverais horrible tout ce qui tend à priver un citoyen de sa liberté, si on ne la lui rendait pas de tems en tems, & si on ne lui en rendait pas la privation aisée. Mais indépendamment de la sûreté des citoyens qui ne servent pas & qui seraient troublés dans leurs possessions sans les citoyens qui servent, indépendamment de l'obligation de défendre son pays, on ne fait pas une si mauvaise affaire. Ceux qui favorisent l'industrie des Recruteurs sont obligés d'en remplir toutes les promes-

ses: s'ils prennent réellement à cœur les intérêts de leurs Régimens, ils ne négligent pas ceux de l'humanité. Les sémestres, dont je parle ailleurs, en font une preuve. Et puis, il faut dédommager les parens, si on leur fait du tort, en les privant d'un sujet qui leur serait utile. Le service des Souverains est comme celui de Dieu. Si on en remplit féchement tous les devoirs, on ne doit être agréable ni à l'un, ni à l'autre. Si j'étais dévôt, je serais fanatique, mystique tout au moins. J'aurais, je crois, des révélations. Je suis Soldat & je suis enthousiaste. Je veux qu'on le soit. Je trouve que pour faire son devoir, il faut faire plus que son devoir. Le gloire est quelque chose de si rare, il faut s'en faire. L'amour de soi bien dirigé devient l'amour des autres. Qu'importe même la cause, lorsque l'effet en est excellent? Qu'on mette, par exemple, de l'orgueil & de la coquetterie à avoir un beau Régiment; on y fera de la dépense; on donnera du grain & du charbon aux peres de famille; on fera quelques pensions à de bonnes vieilles meres; on la chargera d'en élever les plus jeunes enfans qui promettent de grandir; on achètera aux uns; on conso-

lera, on dédommagera les autres ; on répandra de l'argent dans sa patrie ; on la débarrassera des gens sans aveu & sans métier, & ceux-là qui n'ont rien de chez eux, n'auront rien de mieux à faire que de monter des gardes & de rester en Garnison pour que les autres puissent en sortir, & ceux-ci feront une classe supérieure qui mériteront d'autant plus la confiance, que s'ils en abusaient leurs familles en répondraient. Il n'y aurait plus de contrat qui tiendrait, & elles seraient intéressées à les renvoyer fidèlement à leurs Régimens aux termes convenus. C'est à plusieurs de ces gens honnêtes, qui par attachement pour leurs drapeaux y en rameneraient d'autres de leur village, qu'il faudrait accorder ce que nous appelons la passe de Recruteurs. C'est un profit considérable pour eux & leurs parens. Tout ceci est donc un moyen de réunir l'État Civil & l'État Militaire, qui est tout ce que je voudrais. Un ouvrage fait au milieu de mes fonctions, comme celui-ci, ne peut pas être bien correct ; peu m'importe, si je répète. En tout cas, c'est encore ici le moment de dire que si l'on ne suit pas ce projet-là, quinze millions

d'habitans, qui ne fournissent tout au plus que cent cinquante mille Soldats, sont trop d'inutiles en tems de guerre, & que ceux-ci sont trop d'inutiles en tems de paix.

Dans les ruses dont j'ai parlé plus haut, point de mélange de boisson, pour enivrer plus vite. Qu'on s'en donne le tems, cela vient tout en jasant; il serait fâcheux de devoir une femme à ces moyens; mais on en a plus aisément que des Soldats: ainsi après le même genre de séduction à suivre, il faut avoir recours aux autres, il faut les amuser de même. Car c'est toujours par-là qu'on commence; pour réussir, il faut plaire, & l'on ne plaît que par la gaieté & le plaisir.



### *Confidence.*

Je n'ai point de secret ni pour mes amis, ni pour mes ennemis. Si nous sommes encore assez heureux pour trouver de ceux-ci, si enfin la guerre recommence, & par conséquent mon bonheur, voici ce que je compte y faire.

Les fusils de munition s'échauffent au bout de trente coups tirés de suite, au point qu'on ne peut

plus les tenir, & cependant on ne fait pas ses feux tout de suite aux manœuvres de paix. Je suis, par exemple, assez *Noverre* pour varier mes tableaux dansans; & quoique je n'en fasse que d'utiles & vraiment Militaires, à ce que je crois, je mêle mes décharges, mes changemens de front & mes différentes formations.

L'habitude est si bien prise, de tirer cinq coups par minute, que dans douze les soixante cartouches seront dépensées. Mettons quatre seulement, à la bataille comme à l'exercice, si l'on veut; c'est l'affaire d'un quart-d'heure. J'ai bien entendu crier: *Munition her, Cartatschen her*; j'ai rencontré quelquefois quelques officieux, qui pour être vûs, cités & récompensés, portaient quelques cartouches dans leur chapeau. Belle ressource pour un Régiment qui n'a que ce que cette manière de zèle (pour la galerie) procure.

Où sont les caissons? Si l'ennemi est assez heureux pour avoir les siens avec l'Infanterie, outre ceux de canon, par une nuée de haubitz, je parviendrai à y mettre le feu. Mais si la réserve, qui est à l'Artillerie, ne peut pas suivre les Batail-

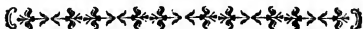
lons, comme il y a grande apparence, je mettrai tous mes soins à lui faire tirer la poudre. Si c'est une affaire de poste, ou si je suis assuré de mes flancs par le terrain, ou par quantité de réserves, je marcherai comme si j'allais lui tomber sur le corps. Si la première décharge commence, il ne fera plus le maître d'arrêter les autres. Je me retirerai bien vite, je me formerai en petites colonnes, parce que c'est autant d'épargné, grâce aux ouvertures, que les balles percent rarement deux hommes, & que ceux qui ont plusieurs Chefs de file se croient toujours en sûreté : & marchant alors comme cela pour aller plus vite, je percerai tout ce qui m'attendra, ou si le terrain m'empêche de le joindre, je formerai ma troupe, mon aîle même, si j'en ai une en front ; & alors, par des décharges entières de demi-Bataillon, j'en rendrai bon compte. C'est une idée qui m'arrive, je l'écris sur le champ.

Oui, sans doute, la guerre est difficile ; mais ne nous en faisons cependant pas un monstre. Les poltrons de corps craignent les ennemis, les poltrons d'âme se craignent eux-mêmes. Je ne fais

qui je hais le moins de ces deux vilaines espèces de gens.

Et l'inspiration donc! n'y en a-t-il plus? Sait-on de quoi l'on est capable? Ne doute-t-on pas trop quelquefois de soi? Un beau jour du mois de Mai, le soleil de dix heures du matin, par exemple, bien de la musique, le hennissement des chevaux, qui nous montrent qu'on peut s'animer, beaucoup de trompettes, des armes luisantes ce jour-là, du faste & de la gaieté.

Que de choses se découvriront tout-d'un-coup, si l'on ne résiste pas; le bandeau du cabinet se baissera, le voile de difficultés se déchirera, le masque tombe & le héros paraît.



### *Des Abatis.*

On n'y a pas toujours donné assez d'attention, on y emploie trop de bois, & on ne croise pas assez bien les arbres que l'on fait tomber. On y a vu des ignorans assez forts dans ce genre là, pour mettre les troncs du côté de l'ennemi; si les poin-

tes y font au contraire & si les branches, placées en lozange, y forment une espèce de mosaïque, c'est impénétrable. On emploie aussi toujours trop de monde à les défendre; il faudrait distinguer mieux qu'on ne fait les troupes destinées à avertir & les autres destinées à défendre. Je ne fais si j'ai eu tort; mais j'ai assez bien rempli cette double intention, en plaçant un Caporal & six hommes à l'aile d'un abatis dont j'avais été chargé. La sentinelle de ce poste un peu à la droite dans l'abatis même, pour être mieux à portée d'entendre le bruit si l'on songe à le passer; un poste d'un Appointé & trois hommes sur la droite un peu plus haut à l'égalité du poste du Caporal; la sentinelle de ce poste sur la droite, encore à l'égalité & la distance de l'autre, & ainsi de même jusqu'au bout en tirant une espèce de ligne pour les postes, une autre pour les sentinelles un peu en dessous, & en faisant ainsi une manière de demi-échiquier, afin d'être bien assuré que personne ne peut passer entre la sentinelle & le poste, & que je n'eusse absolument de service que le monde nécessaire. Si, par exemple, tous les vingt-cinq pas il y avait une sentinelle ou un poste à rencontrer, il ne faudrait que six cent

hommes pour garder l'espace de dix mille pas. Cent hommes de piquet qu'on donnerait par Bataillon, garniraient suffisamment un abatis de cette étendue qui me paraît bien suffisante, à moins que l'on ne veuille mettre tout un pays en abatis, & par conséquent six Bataillons suffiraient pour les fournir; deux camperaient à la droite, deux à la gauche & deux au centre à une centaine de pas de l'abatis. Ils seraient en réserve, pour se porter en cas d'attaque aux endroits menacés : six Capitaines feraient toujours de piquet, repartis à une distance égale l'un de l'autre ; mais sans avoir de poste fixe, puisqu'il n'y aura pas plus de trois hommes ensemble, & qu'ils ne sont faits que pour avertir ceux qui sont destinés à se battre. Ils se promèneront continuellement devant l'abatis dans le terrain qui leur appartient, pour voir si tout le monde est alerte & fait bien son devoir. Cela me paraît d'autant mieux arrangé, que voulant défendre le plus de terrain que je puis avec le moins de monde qu'il serait possible, j'aurais les postes trop faibles pour faire les patrouilles. Douze Lieutenans, six Sergens, quarante-huit Caporaux. On pourrait croire, puisqu'il y a deux cent sentinelles, & par con-

féquent deux cent postes, qu'il faudrait deux cent Appointés qui en fussent chefs; mais le plus ancien des trois Fusiliers pourrait en faire le service & mener les sentinelles. Les douze pièces de ces Bataillons seraient postées sur des plates-formes, pour pouvoir tirer de l'autre côté de l'abatis, & ces Bataillons camperaient sur leur place d'alarme.



### *Des Bagages.*

Le *Maréchal de Saxe* aurait mieux fait de dire, comment il faut régler cette partie-là, que de nous apprendre ce que nous savons, que cela est fort difficile. Il faut en faire cinq Classes:

1. Le Trésor, la Chancellerie, les Chariots du Commandant - Général de l'Armée & l'Apothicaire.

2. Les Fours de Compagne & les Chariots de Vivres.

3. Les Chariots d'Artillerie, de Réserves & les Pontons.

4. Les Bagages des Généraux & des Officiers de l'État-Major.

5. Les Chariots du Quartier-Général, c'est-à-dire, les Marquetenders, les Tyroliennes, & quelques Marchands privilégiés qui suivent l'Armée.

Il faudrait à chacune de ces Classes un petit drapeau pour les distinguer & une contre-marque à tous ceux qui seraient obligés de sortir de la file pour se faire raccommoder. Le Vaguemeister-Général partagera en quatre parties les quatre chariots d'ustensiles & instrumens nécessaires de ressource & de réparation, pour remédier à tout ce qui pourrait casser en marche.

Je vois déjà avec le plus mince calcul deux cent voitures à roues entre les Généraux & la troupe; j'en vois cinq cent de la réserve, cinq cent de vivres, qui me font mille deux cent absolument nécessaires, puisque je n'y compte pas la suite inévitable de filles & de valets du Quartier-Général. Je fais bien qu'il y a cent cinquante caleches à deux chevaux pour les Officiers d'Etat-Major de cinquante Régimens, mais comme il y aura des chariots qui seront quelquefois à six, je mets quinze pas pour chacun en particulier, l'un portant l'autre. Ces mille deux cent sur une file tiendraient, par conséquent, l'espace de dix-huit mille pas; met-

tons seulement quinze mille, parce que je crois que cela suffira, & que dix mille pas forment la distance d'un meil d'Allemagne, & que par conséquent cela fera d'un meil & demi, il n'y aura jamais d'occasion de marcher ainsi, que par un défilé, qui serait unique dans un pays où le commerce & l'industrie les ont rendus si praticables à présent, qu'il n'y en a point où l'on ne puisse marcher sur trois colonnes; alors chacun occupera seulement une lieue de terrain. Cela paraît encore très-considérable; mais qu'on se mette sur une hauteur à la première marche d'Armée, si nous sommes encore assez heureux pour faire la guerre, & on verra que cela ne finit pas. Il ne faudrait pas d'autre escorte que l'Armée même, qui marcherait en avant si l'ennemi s'y trouve, ou qui marcherait derrière si l'ennemi y était. Si quelque Régiment ne s'était pas distingué à une affaire, ou perdait beaucoup de monde de désertion ou de maraude, les bagages feraient sa punition. Il faudrait que cette escorte n'eut de poste fixe qu'en cas d'attaque suivant le terrain, & défendit le *Vaughenbourg*, auquel on devrait bien dresser les Charietiers. Hors de cela, il ne faut que des patrouil-

les de côté pour entretenir l'ordre, tirer sur les Houfards qui s'en approcheraient de trop près, & arrêter les mutins, les yvrognes ou les paresseux, à qui il faudrait faire donner cent coups de bâton sur le champ.

Pour les terreurs paniques, il faudrait encore un moyen plus fort. Si un des Conducteurs de ces voitures, s'imaginant tout-d'un-coup qu'il va être pris, sort de la file, pousse ses chevaux à droite ou à gauche de la colonne, pour gagner la tête ou la queue, où ordinairement il est obligé de s'arrêter & d'être pris réellement, les chevaux n'en pouvant plus, je conseille au Vaguemeister-Général de le faire pendre.



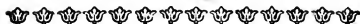
### *Sur le Danube.*

Les bonnes femmes crient sans cesse au miracle; on dirait qu'elles n'y sont pas encore faites. Bénie soit la Providence, disent elles, de ce que ce fleuve, au lieu d'aller vers l'occident comme tous les autres, coule vers le pays des mécréans. Elles ne savent pas qu'il y en a trois autres qui vont de

même vers l'orient; & que quand même celui-ci irait de Constantinople à Vienne, une place de guerre sur la rive empêcherait bien l'arrivée des infidèles. On a voulu bien des fois s'en servir à la guerre, & cela rencontre bien des difficultés. Il est quelquefois si étroit, & par conséquent si rapide; il est quelquefois si large, & par conséquent si dangereux; il est quelquefois si profond & si hérissé de rochers, qu'il est difficile de faire un arrangement général pour sa navigation. Celle des Voyageurs & des Commerçans nous donne bien à-peu près la forme & la capacité de ses bâtimens. Il est bien clair qu'il ne peut y avoir ni mâts, ni voiles, & que le courant de l'eau, aidé par des vents & par des rames, peut faire faire jusqu'à quatre lieues par heure. La difficulté ne consiste qu'à remonter le Danube. Si la guerre était susceptible de lenteur, on pourrait y réussir à merveille par le moyen des chevaux; ils peuvent passer ou sur les bords ou dans l'eau même: mais faute de tems on est obligé de brûler les bateaux.

On voulait en avoir qui fussent une espèce de cavalier flottant pour balayer les deux rives; mais  
plus

plus les frégates sont pesantes & plus les difficultés augmentent. On a proposé des roues. On a imaginé des rames; mais dès que ces moyens sont coûteux, ils deviennent mauvais.



### *Des Travailleurs.*

**D**utôt que de les tirer de l'Armée, il me semble qu'il vaudrait mieux que certain nombre de Payfans, qui seraient guides en même tems sous le commandement d'un Officier, & payés chaque jour comme les Soldats, marchât à la tête de chaque colonne avec des outils. On obligerait le pays à les fournir. Ils le connaîtraient, serviraient en même tems de cautions, & seraient relevés par d'autres à mesure qu'on changerait de pays. Ce serait l'affaire des Capitaines des Guides, qui seraient en même tems Chefs des Travailleurs de l'Armée; car il y en aurait suffisamment pour aider ces Payfans dans leurs travaux. Ils seraient ordonnés par les Officiers du grand *Staab*, qui auraient reconnu la marche, & à qui l'on s'en prendrait, s'il y avait

un seul mauvais pas, qui obligéât un Régiment à marcher par file.



### *Des Coureurs.*

Je voudrais qu'il y en eut plusieurs Compagnies. Les Romains s'exerçaient à la course au Champ de Mars, ils savaient en tirer parti. Comme on n'a jamais raison à la guerre qu'en prévenant l'ennemi, on ne saurait arriver par-tout assez tôt. Trop de préjugés à combattre, empêcheraient ce que je propose dans les déployemens d'Infanterie. On dit à cela que la queue serait trop fatiguée, elle le serait bien moins si on l'exerçait à cela; mais puisqu'on prétend que le poids que le Soldat a à porter, l'empêche d'aller aussi vite que je le voudrais, ce qui est un conte, puisqu'on s'accoutume à tout, plusieurs Compagnies de Coureurs suppléeraient à cela. Pour n'avoir pas l'embarras des gibernes, dont le cuir & le cuivre augmentent le poids, & de la courroie qui l'attache & qui ôte souvent la respiration; les Coureurs porteraient leurs cartouches devant eux dans une petite sacoche de cuir, qui se prêterait & qui irait en demi-cercle en ma-

nière de ceinturon; des fusils dans le goût de nos fusils de chasse & la bayonnette dans la crosse, en cas qu'ils fussent obligés d'en faire usage. Ils auraient des pantalons de fil pour n'être point gênés par les jarrettières, & seraient mis aussi lestement que les Coureurs domestiques, à qui ils ne cederaient en rien. Il y en aurait des Compagnies aux avant-gardes, qui seraient relevées de tems en tems, pour ne pas trop les fatiguer, par les Compagnies qui feraient le service intérieur de l'Armée. Ce serait, par exemple, les ordonnances. Les Officiers Généraux de jour en auraient plusieurs à leurs ordres. Ce serait souvent des patrouilles volantes, qui dans un instant rapporteraient s'il y avait quelque chose de nouveau d'un bout des piquets à l'autre. C'est ordinairement ce qu'on ignore longtemps, grace à la lenteur qui y regne, de même qu'à faire passer les *Laufzettel* tout le long de la ligne. Les Coureurs, merveilleux pour cela, seraient bien utiles aussi à montrer une tête d'Infanterie à un poste où l'ennemi ne croirait pas qu'elle eut le tems d'arriver, & cela pourrait souvent faire changer ses dispositions.



### *Des Nageurs.*

Les soins infatigables que l'on se donne pour la perfection de notre Militaire, ont déjà fait trouver une manière de faire passer les rivières à autant de monde qu'on voudra. Cependant il peut y avoir des occasions où l'on ferait passer & cacher des armes de l'autre côté d'une rivière, & dont alors des gens, qui sauraient parfaitement bien nager & plonger, pourraient se servir pour surprendre un poste de l'ennemi, tomber sur ses derrières, brûler des magasins, s'emparer de la tête d'un pont & faire passer toutes les barques de l'autre côte de la rivière.

Il y a des ceintures de liége, des gilets avec lesquels j'ai vû passer le Danube dans sa plus grande largeur. Mais il y a un grand mal à en craindre: on y marche comme sur terre: on est debout; mais en remuant & avançant les jambes, on se fait aisément des ruptures. Je fais une manière de les éviter. C'est de donner l'élan au-dessous du ventre, c'est à-dire, d'attacher aux jambes ce qui peut soutenir sur l'eau: & il y aurait des espèces de ressorts qui feraient qu'un Soldat, en cas de chute,

ne périrait pas pour cela. Qu'on se serve de la paix pour voir ce qu'il y aura à faire à la guerre.



### *Des Grimpeurs.*

Les Ecoffais & les Espagnols ont une réputation dans ce genre-là. Ceux-ci ont leurs Miquelets qui sont excellens dans la guerre des montagnes: & il est bien mal-à-droit aux Français de ne pas se servir de leurs Basques de la même façon. Ils auraient même un avantage de plus, il pourraient en avoir à cheval. Cela paraît singulier à dire; mais il est très-sûr cependant que leurs chevaux Navarrais passent par-tout, & qu'en Italie ils auraient pu en tirer un grand parti pour tourner des postes très-éloignés, prendre de revers une aîle qui se serait crue bien appuyée, l'étant à une montagne, & étonner l'ennemi par une rapidité & une difficulté presque insurmontables. Il paraît étonnant de répéter si souvent la même chose: voilà plusieurs fois que je me prens à dire: il faut étonner l'ennemi; mais s'il l'est, l'avantage est déjà à demi-remporté; un petit moyen que l'on ne prévoit pas, fait

cent fois plus d'effet qu'un grand moyen auquel on s'attend. C'est de cette manière qu'on peut employer les Tyroliens dans les Armées Autrichiennes, à qui rien ne manque actuellement & qui paraissent avoir une supériorité bien marquée sur toutes les autres. On peut compter sur leur adresse & leur courage; l'un & l'autre les placeront au sommet des plus hautes montagnes.



### *De la Taille.*

Si l'on ne veut pas se servir de la formation, dont j'ai parlé dans mon ouvrage sur les Préjugés Militaires, je voudrais qu'on fit attention au moins à égaliser les Régimens.

Je suis persuadé que le second rang d'un Régiment, dont le premier rang est extrêmement élevé, a beaucoup plus à courir & se fatigue beaucoup plus en marche. Peut-être même qu'il retarde & dérange celle du troisième rang, qui est plus élevé, & qu'il y aurait beaucoup moins de maraude, \*) si l'on mettait tous les premiers rangs, les seconds

\*) C'est le mot Allemand. Cela veut dire malade, élopé, fatigué.

& les troisièmes ensemble dans l'Armée. La beauté du coup-d'œil, qui est une si petite chose à citer à la guerre, n'en souffrira pas même : le plus petit paraîtrait aussi bien que le plus grand & serait bien soulagé, n'étant plus obligé de faire deux pas, pour un, que faisaient les grands Soldats qui étaient devant eux. Je suis bien persuadé qu'il arrivera tout aussi vite que le Régiment le plus élevé, puisque le mouvement sera égal chez l'un comme chez l'autre, & ne sera plus interrompu. Cela pourrait même contribuer beaucoup à l'émulation : car je suis sûr que les petits Régimens se piqueraient d'honneur, & voudraient mieux marcher & se battre mieux que les plus beaux.



### *De la Composition des Officiers.*

Je crois plus à l'éducation qu'à la noblesse. Cependant il faut tâcher de faire en tout le meilleur choix possible. Cela ne suffit pas. Il faut que le Chef de l'Armée fasse, par rapport aux Officiers de l'État-Major, ce que chaque Colonel doit faire à l'égard de la Compagnie. Comme il n'est gué-

res possible de trouver des Officiers qui rassemblent toutes les parties nécessaires, il faut les réunir dans plusieurs, c'est-à-dire, que celui qui possèdera à merveille l'exercice & l'instruction, sera transféré dans un Régiment où il en manque, & où l'on sera très-bien pourvu, si l'un des trois autres possède bien le règlement, un autre la justice & la discipline, & un autre la partie de l'union, des procédés & de la confiance, qui, quoique parties morales, sont d'une grande nécessité pour la bonne constitution d'une Armée invincible.

On n'a point la considération que l'on doit avoir pour les Officiers & les vieux Soldats. Qu'est-ce que c'est que les Invalides que je vois presque par-tout? Le luxe est en dehors & presque toujours la misère en dedans. Ne pourrait-on pas faire des Régimens entiers de Vétérans, où il n'y eut que des gens qui aient fait la guerre? On les appellerait des Régimens de vieille guerre; cela les élèverait au-dessus des autres Régimens, & ferait désirer à ceux-ci le même nom, fut-ce même aux dépens de leur sang & de leur beauté. Dût-on même porter de ces braves gens à l'Armée, leurs chariots deviendraient des chars de triomphe,

& leur fermeté, au milieu des balles, un exemple bien puissant. Ils pourraient d'ailleurs faire la garde des Généraux, & auraient dans leurs drapeaux leurs belles actions & les noms de ceux qui se sont faits le plus fait d'honneur. Le Soldat ne craindra plus de vieillir, le repos dédommagera l'Officier de l'avancement, & l'un & l'autre célébrera en mourant le service, où l'on a honoré les blessures & les travaux. J'ai remarqué dans nos Nations vers l'Orient un grand attachement, comme chez les Anciens, pour les honneurs de la sépulture. Les Soldats tirent volontiers sur la tombe de leurs camarades. Que des mausolées superbes renferment les cendres de ces Héros, & que ce soit à leurs pieds, que les Recrues prêtent le serment, d'être à jamais fideles à leurs drapeaux.



*De la Table des Officiers.*

Leur paie serait suffisante, si on faisait quelque arrangement pour diminuer une partie de leurs dépenses nécessaires. Ils pourraient avoir en Garnison des auberges militaires, comme on a des cafés;

& en Campagne des Vivandiers, où ils mangeraient tous les jours; chaque Bataillon aurait le sien. On se connaîtrait mieux; on s'observerait davantage. Il y aurait plus d'union: & quand même ce ne serait que par hasard, on parlerait de tems en tems service; on en tirerait toujours quelque instruction. D'ailleurs le bon marché s'y trouverait sûrement, si c'était le Commandant du Régiment qui se chargeât de cet établissement. Il ne s'agirait d'y employer, de plus que le prix honnête d'une quinzaine de *kreutzers* par Officier, le *Tafelgeld* qu'on lui donne & qu'il mange souvent seul.



### *De leurs Equipages.*

Il ne devrait être permis qu'aux Généraux, d'avoir une voiture à quatre chevaux; aux Officiers de l'État-Major d'en avoir une à deux; le Capitaine devrait s'arranger avec ses trois Officiers. La Cour devrait faire l'entreprise des mulets pour toute l'Armée au commencement d'une guerre. Sur la quantité ils ne coûteraient cher à personne, le Capitaine & les trois Officiers en au-

raient quatre pour eux & deux pour les Soldats à l'ordinaire; plus de superflu. Une tente, deux uniformes dans le porte-manteau, un matelas & douze chemises suffiraient. Plus de batterie de cuisine, à cause de l'arrangement dont je viens de parler. Ce qui a fait augmenter les équipages jusqu'à présent, c'est l'envie, de briller autant qu'un de ses camarades qui, étant plus riche, se mettait plus à son aise. Tous les Officiers du même grade mis au même taux, personne ne pourrait plus enfreindre la loi. Défense expresse de passer le nombre des portions qu'on reçoit. Ordre à ceux qui les tirent, d'avoir autant de chevaux, puisque c'est pour le service qu'on en a fixé le nombre. Châtiment très-rigoureux, si on venait encore à les vendre. Voilà d'abord par où l'on devrait commencer.

Je suppose l'Armée de 80 mille hommes, formant douze Brigades d'Infanterie, douze Officiers d'Etat-Major par Brigade, à deux mulets chacun, feraient 288, mettons 300; douze fois 300 font 3600: douze Généraux-Majors, à quatre mulets chacun; six Lieutenant Généraux, à six; deux

*Feldzeugmeisters*, à dix, c'est 104 à ajouter, par conséquent, 3704 pour toute l'Infanterie.

Je suppose 20 mille homme de Cavalerie, par conséquent soixante mulets pour l'Etat-Major de vingt Régimens, vingt pour les cinq Brigadiers, dix-huit pour les trois Lieutenans-Généraux, vingt pour les deux Généraux de Cavalerie, tout cela fait 118, quarante pour les Officiers, multipliés par vingt, font 800; qui ajoutés aux 118, font 918 pour la Cavalerie; qui ajoutés aux 3704 de l'Infanterie, font en tout 4622: j'en donne vingt-huit au Maréchal, cela fera 4650. Il faut à-peu-près 1232 portions de fourage par jour à un Régiment de Cavalerie; vingt Régimens en font par conséquent 24640. 14304 pour douze Brigades d'Infanterie, à huit Bataillons chacun, compris les Officiers-Généraux qui y sont attachés, les pièces de Campagne & les caissons. Dix mille chevaux, à-peu-près, pour le train de l'Artillerie & des Vires, ajoutés à tout cela, feront 53594 portions de fourage par jour pour une Armée de quatre-vingt mille hommes, avec tous les individus qui la composent depuis le Commandant de l'Armée jusqu'à l'Aumônier. On en épargnera quelquefois

les 4650 qui reviennent aux mulets; car ils se contentent très-souvent de quelque paturage, & peuvent même se passer, si on est dans le besoin, d'une demi-portion. Je puis aisément prouver qu'il faut à présent 60000 portions pour une Armée de cinquante mille hommes. Quelle différence! je n'en demande que 53594 pour une Armée de quatre-vingt mille. On pourrait faire la guerre deux ou trois ans de plus dans un même pays. La Cour épargnera d'abord les quinze ducats, qu'elle paie pour chaque mulet qu'on fait venir pour porter les tentes, & encore le décompte des portions que les Entrepreneurs tiraient à leur profit, aux dépens des Provinces où était le théâtre de la guerre. Elles étaient déjà assez à plaindre de donner beaucoup de réalités pour des quittances, qui n'ont fait qu'allonger l'embaras des décomptes, sans y satisfaire.

Tous les Villages, pour éviter les désordres qui s'y commettent au fourage, s'exécuteraient d'eux-mêmes & l'apporteraient à la tête du camp. On ne fatiguerait point les chevaux à le chercher bien loin, & l'on remedierait moyennant cela à tous les prétextes des Prisonniers & des Désér-

teurs. Ce serait du bon ordre ensuite que l'on tiendrait & de l'amitié des habitans, qu'on attendrait de leur part le petit soin d'apporter aussi le bois & la paille. Cela servirait bien à prouver aux Soldats, que c'est la discipline la plus sévère qui leur procure la plus grande aisance, & qu'en se privant d'un petit bien passager qui lui viendrait par le désordre, il s'en procure de très-grands par l'exa<sup>c</sup>titude & la règle.



### *Des Bœufs.*

La facilité avec laquelle une Reine d'Hongrie peut en avoir, m'a donné l'envie de les employer de plusieurs façons. En attendant qu'ils nourrissent l'Armée & que leur tour soit venu, il faut qu'ils servent à la défendre. Trois suffiraient pour traîner une grosse poutre, armée de solivaux plus longs, plus légers & plus pointus, que ne le sont ordinairement les chevaux de frise. Je voudrais qu'ils fussent presque aussi grands que nos p<sup>u</sup>s grands chariots, & qu'avec leurs grands bois ferrés qui les joindraient ensemble, trois chevaux de

frise, tels que je les entends, pussent garnir le front d'un Bataillon, moyennant quoi il faudrait dix-huit bœufs pour traîner la défense d'un Régiment. Il faudrait que le Boucher en eut toujours une trentaine, pour y laisser toujours cette réserve qui se succéderait à mesure que le nombre en diminuerait. Ils seraient chargés d'en faire venir une dizaine tous les cinq jours de la réserve générale, & cela suffirait, puisqu'il ne faut guères plus qu'un bœuf par jour à un Bataillon. Les Régiments de la seconde ligne mettraient leurs chevaux ou chariots de frise, comme on voudra les appeler, tout le long de l'arrière front, pour que le Camp fut enfermé comme une Citadelle, contre la surprise, la désertion, &c.

Les Régimens de Cavalerie n'occupant pas la moitié du terrain d'un Régiment d'Infanterie, outre leur front à eux, ils se chargeraient encore de garnir les flancs. Si cette manière de chevaux de frise ne plaisait pas, ou bien l'autre dont j'ai parlé plus haut; si on les trouvait peut-être trop difficiles à transporter, il y en a une qui a été proposée dans le livre de guerre de M. de Bonneville; on pourrait le lire si on en a envie.

On pourrait faire une petite flèche devant la garde des drapeaux, qui serait celle du Camp, puisqu'il y aurait une porte qui serait le seul endroit par où on put entrer & sortir. Indépendamment de la sûreté intérieure & extérieure, & de la police la plus exacte, cela épargnerait beaucoup de monde de service. Il ne faudrait au lieu de piquets qu'une sentinelle à l'endroit où la perche accrocherait un cheval de frise dans l'autre. Les Officiers de l'État-Major pourraient très-bien se passer de leur garde; car il n'y aurait rien à craindre & l'on serait sûr d'empêcher les deux fleaux de l'armée, les Déserteurs & les Espions. Trente-trois Fusiliers à la garde des drapeaux, qui seraient appelés les grand'-gardes, suffiraient pour tout; à trois hommes par poste à l'ordinaire, & à quatre sentinelles pour les chevaux de frise; quatre pour les aîles du Régiment, une pour les armes & deux pour les canons, il n'en faudrait plus que sept pour la garde des bœufs, des mulets & du prévôt, & moyennant cela avec quarante Fusiliers, on se garderait beaucoup mieux qu'on ne se garde avec cent cinquante, que j'ai très-souvent

vû de service tous les jours. Le Soldat, au lieu de n'avoir que quatre nuits libres, tout au plus, souvent trois & quelquefois moins, en aurait douze, treize & quatorze, & s'en porterait bien mieux. On pourrait alors l'exercer & former des recrues tout à son aise dans le premier Camp de séjour. Il y avait de la cruauté à tourmenter à cela de pauvres gens, qui dormaient tout debout & qui n'avaient jamais le tems de se reposer. Les Romains étaient obligés d'abandonner les ouvrages considérables qu'ils faisaient autour de leurs Camps; nous emporterions les nôtres avec nous. Il faudrait encore que ce fut la Cour qui fit l'entreprise des bœufs, les bouchers ne donneraient plus la loi. Ils ne s'entendraient plus avec leurs premiers possesseurs. On donnerait la viande à trois *kreutzers* au lieu de la donner à six. Les paturages abondans qu'on trouve partout pendant l'Été, dédommageraient bien de la perte, qu'on fait pendant l'Hyver.



\*\*\*\*\*

*De la Distribution de l'Ordre.*

On devrait se donner plus de peine pour qu'il se donne juste, qu'il se distribue de même & qu'il parvienne sans être altéré depuis le Commandant de l'Armée jusqu'au Soldat. Il y a tant de langues & de conceptions différentes, que même en y portant la plus grande attention, il n'est souvent pas rendu tel qu'il est donné. C'est d'une assez grande conséquence pour que les Généraux se le fassent donner par les Bas-Officiers de leurs Brigades, & qu'eux mêmes le répètent à un Adjudant-Général qui serait chargé de cette partie si essentielle; cela fournirait même des éclaircissmens à bien des choses qui peut être en exigeraient. Il faudrait le traduire à l'usage des Nations qui composent l'Armée & voir encore si cette traduction est juste. J'ai vû tant de gens faire semblant de savoir l'Allemand, qu'à force d'en faire semblant, ils s'imaginaient le savoir. Pour n'être pas dans le cas d'en souffrir, il faut se prêter à l'ignorance, & ensuite punir sévèrement, ou l'Officier-Général, ou le Major, ou le Vaguemeister-Lieutenant,

qui seraient la cause qu'il ne fut pas bien entendu. Moyennant cette précaution, prise tous les jours pendant le cours de la Campagne, soit qu'il ne s'y passe rien d'extraordinaire, soit qu'il y ait souvent des Détachemens qui sortent de l'Armée, on fera en repos sur le point le plus essentiel.



### *Des Aides de Camp.*

On les fait trop Aides de Maison & moins encore que cela. Leur familiarité dans celles des Généraux avec ceux qui les servent, les emplois d'œconomes auxquels ils se livrent quelquefois, leur ôtent la considération qu'ils devraient avoir dans toute l'Armée. Le seul petit talent de faire des tabelles, ne peut pas leur en donner beaucoup. Il leur faut des connaissances & de bons chevaux. Notre règlement dit là-dessus, ainsi que sur tous les grades, des choses excellentes, qu'il ne nous est pas permis de nous approprier.



*D'une Académie.*

**T**ous les pays en sont remplis. L'Angleterre, la France, l'Allemagne & l'Italie. On y met une importance incroyable: des prix, des dissertations, des dictionnaires, des assemblées sans fin, des harangues, des complimens & beaucoup de vanité, c'est ordinairement le prix qu'on en tire. Il n'y a point encore de bruyeres défrichées par les Académiciens d'Agriculture; il n'y a point de langue fixée par les Académiciens des Langues; il n'y a point de problème décidé par les Académiciens des Sciences, dont on ne rappelle. C'est la plus belle de toutes les Sciences qui devrait avoir son Académie. Si l'on y travaillait bien de bonne-foi de tous les côtés, dès la première année, il n'y aurait plus de doute sur aucun objet essentiel; on éprouverait de tant de manières dans toutes les différentes armées, ce qui en aurait fourni aux Académiciens, qu'on saurait à quoi s'en tenir. Pendant la paix nous ne formons qu'une Patrie; le seul moyen de nous dédommager de la privation de la gloire est celui d'en acquérir par le tra-

vail, le repos nous en procurera dans les pays même où nous ne sommes regardés que comme des mercenaires, payés par les citoyens. On aurait de la considération pour un Corps, dont l'érudition serait beaucoup plus respectable que celle de tous ces inutiles dont j'ai parlé plus haut, qui passent leur vie à s'occuper d'un mot ou d'une idée creuse de quelqu'innovateur. Les Cours connaîtraient les dispositions de tous ceux qui servent dans leurs Armées; un Bas-Officier, peut-être, déciderait la question qui a embarrassé les Généraux les plus habiles. Cela introduirait la confiance entre tous les grades différens & chez tous les peuples de l'Europe. On se connaîtrait d'une Armée à l'autre, ou bien on ne se connaîtrait pas; car, peut-être, un Officier Général Prussien ne répondrait pas ce qu'il pense à l'Officier-Général Français qui lui ferait une question. Cependant, comme nos dissertations seraient rendues publiques, je n' imagine pas qu'on voulut sacrifier sa réputation à son amour pour la Patrie. On ne pourrait pas d'ailleurs porter un jugement bien certain sur le caractère des auteurs: souvent celui qui est le plus

lent à tout ce qu'il fait, prêche la vivacité; & très-souvent le moins réfléchi, le plus inconsideré vantera la sagesse, & celui qui n'a jamais su calculer, parlera hardiment du calcul des opérations à faire. Cependant il me semble qu'il y aura toujours quelque chose dans le style qui découvrira les Differteurs: car l'audace a le sien, & je crois que c'est le meilleur à la guerre & sur la guerre. Nous intéresserions le monde entier. On appuyerait ses idées par des exemples des guerres qu'on aurait faites. Ce serait à tout moment des relations de combat qui égaieraient & embelliraient la matière. Il suffirait d'avoir fait quelque ouvrage pour y être admis. Il y aurait des assemblées pendant les quartiers d'Hyver, où l'on porterait le fruit de son travail. Chaque Armée aurait son Président & son Secrétaire, & je crois que toutes les Armées ne feraient aucune difficulté d'élire le même Président, pour décider en dernier ressort sur tous les points. Dix batailles gagnées lui donnent bien des droits à cette élection générale, & une lettre de remerciement de sa part ferait plus d'effet que les couronnes civiques des Anciens, que toutes les médailles &

même celles des Jeux floraux, des Arcades & de la Crusca.



*Des Châtimens en Épreuve.\**

On se prive d'une quantité d'hommes, dont on pourrait tirer parti, même en s'en privant. S'il est bien prouvé qu'ils méritent la mort, qu'il faut arrêter les assassinats, les vols domestiques & la désertion: je voudrais qu'on fit un Bataillon & un Escadron de ces gens-là, pour bien juger cet ancien procès qui subsiste entre l'Infanterie & la Cavalerie. On promettrait la grâce à ceux qui en reviendraient, pour les engager à se charger vigoureusement. Malgré cela, je suis persuadé que les décidément poltrons le feraient même dans cette occasion là, quoiqu'en revenant de la bataille ils fussent sûrs d'être exécutés, & qu'en combattant valeureusement, ils eussent de grandes espérances d'en sortir victorieux & pardonnés. Inconséquence! Incompréhensibilité du cœur humain! Volonté déterminée! Penchant irrésistible! Enchaînement nécessaire! &c.

Autre bizarrerie. On crierait à la cruauté, comme s'il était plus commode d'être étranglé que d'être tué d'un coup de fusil. Il y aurait beaucoup moins d'inhumanité à faire périr un coupable par la bayonnette que sur la roue, & l'y laisser exposé pour faire peur aux passans : & puis ce n'est pas tout d'être roué, il faut être utile à son pays : & celui qui aurait prouvé, en chargeant vigoureusement trois Fantassins qu'il a devant lui, que rien ne résiste à l'impulsion d'une troupe à cheval, rendra un grand service. S'il y périssait, au moins il ne ferait pas livré aux corbeaux & aux bourreaux, & destiné à corrompre l'air des environs.

Pour éviter cet inconvénient, on brûlerait tout de suite dans de la chaux les corps morts après la bataille : & ce serait un bon exemple à donner pour éviter les horreurs des caves, des cimetières, des églises & des tombeaux.

Si les trois Fantassins résistent à l'impulsion de l'homme à cheval, si son cheval en tombant ne fait pas jour & n'empêche pas au contraire, (ce que je crois même fort aisément) celui qui le suit d'entrer dans l'Infanterie, on prendra des précau-

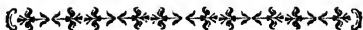
tions dans les ordres de bataille, on changera les armes, les ordonnances, & le premier qui tirera parti de tout cela, aura du succès pendant long-tems : car les gens à préjugés sont toujours têtus. D'abord ils disent : cela est impossible ; puis, cela ne s'est jamais fait, puis, il y a bien des difficultés. Ensuite, comment s'y prendre ? & après cela l'ennemi fera de même ; & alors, comme je crois l'avoir dit ailleurs, je trouve que c'est se donner le plus grand tort, puisque l'on gagne beaucoup de tems par toutes ces raisons qu'invente l'amour-propre, toujours soutenu de la mauvaise-foi.

Les combats de Gladiateurs, à qui ceci ressemblerait, entretenaient le courage chez les Romains. Nos spectacles ne sont faits que pour l'affaiblir, celui-là le reveillerait chez nous : & je ne vois pas plus d'horreur à voir périr des hommes à l'exercice qu'à la guerre. Comment ! parce que des Ministres de deux grandes Puissances se brouillent, qu'ils interceptent des lettres où ils se donnent des ridicules, ce qui est souvent la première & la plus grande cause de toutes les guerres, on

va froidement voir égorger cent mille hommes, & l'on ne pourrait pas aller voir de sang-froid des criminels se faire justice les uns aux autres, recevoir la mort, prix de leurs forfaits, ou l'éviter par un surcroit de valeur, qui ferait oublier leurs crimes! Ce serait arracher des vertus au vice même, l'obliger à y revenir & en dégoûter peut-être bien mieux que par les supplices des places publiques, où l'on ne va que pour voir la mine de ces malheureux qui ne corrigent personne.

C'est ainsi que je ferais juger les armes de longueur, la profondeur des files, le pouvoir des colonnes, le degré d'activité & de résistance, l'inutilité & même le danger du troisième rang, & tant d'autres questions importantes sur la guerre. Il y aurait moins de doutes, moins de confusion, moins de sang répandu, & ce qui aurait l'air d'inhumanité ferait au profit & à l'honneur de l'humanité dont je fais plus de cas, que n'en font, je parie, tous ceux qui crient contre cet article-ci en le lisant.



*De la Guerre & de la Paix.*

Comme vraisemblablement il m'est échappé ou qu'il m'échappera de dire, que je desiré l'une & que je crains la durée de l'autre; il est nécessaire de justifier ceux qui pensent comme moi. J'ai vû faire tant de belles actions; j'ai vû tant de beaux traits d'humanité, tant de bien pour réparer un peu de mal, qu'il ne m'est pas possible de regarder la guerre tout à-fait comme un fléau. C'en est un lorsqu'on arrête les Nations Barbares, comme les Cosaques, par exemple. J'ai vû mes Grenadiers donner leur pain & leur *kreutzer* à une pauvre famille, la seule qui restât du Village & que ces monstres avaient réduite à mourir de faim, & j'ai béni mon sort de commander à des hommes comme eux. J'ai vû de nos Housfards rendre la bourse à des Prisonniers & leur ouvrir la leur. Il semble que l'ame s'exalte. Plus on a de courage & plus on est tendre. La paix est un tems d'apathie où il y a peut être plus de mal; mais qui ne se remarque pas autant, parce qu'il est plus lent. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il y a bien peu de

vertu, parce qu'il y a moins de vices & que la premiere l'emporte dans les tems orageux. Je ferais le premier à les détester, si les maladies, la mauvaise administration, la disette, un esprit de mécontentement presque général, je dis plus, de mutinerie & presque de revolte, n'étaient pas les suites d'une longue paix. Il est bien plus cruel de faire périr dix de ses Sujets qui ont peut-être raison, que deux cent hommes à une affaire où ils vont gaiment se dévouer à la mort. On n'a peut-être pas écouté ceux-là qui se font plaint, & on ne peut pas plaindre ceux-ci qui ont calculé leur sang & leur liberté avec l'argent & la gloire. On parle de cruautés: c'en est une d'arracher les enfans de la campagne au patrimoine de leurs peres pour servir pendant la paix. A quoi servent deux cent cinquante mille hommes chez plusieurs Puissances? A répandre dans le pays, s'ils y sont divisés, ce qui énerve & diminue la population, & à augmenter la contagion des Villes, s'ils y sont renfermés. Cela me fait penser à la manière dont les Soldats sont logés. Dans le premier cas les Soldats éparpillés, peu visités, médiocrement exercés, puisqu'il n'y a pas d'ensemble, s'accoutument à la

●

pareffe, à la mal-propreté, & reprennent l'air des gens parmi lesquels ils vivent. Adieu l'émulation, premier mobile des Armées; les Officiers eux-mêmes la perdent, ils voyent rarement leurs Officiers de l'État-Major, presque jamais leurs Généraux: on se presse pour paraître à quelque Camp s'il y en a, on bat, on gronde, on jure tous les jours pendant la paix, on encourage & on récompense pendant la guerre. Dans le second cas des Garnisons, les Officiers se gâtent, font des dettes, & se marient, ce qui est encore pis que tout cela. La misère, qui en est le résultat, est encore une suite de la paix. Les procès, les affaires malheureuses qu'on appelle d'honneur, quoique souvent elles le soient si peu; autres suites encore: & puis des protections, des cabales, des relâchemens de délicatesse; voilà ce que nous voyons. Au bout de sept ans de guerre, l'Armée a besoin de se remettre, sur-tout s'il y a eu beaucoup d'actions vives & d'entreprises hardies; mais au bout de sept ans de paix, la meilleure Armée doit nécessairement décliner. Il est difficile de rester au même point, & dans tout ce qui est mené par l'ambition, ce qui ne monte plus, descend presque toujours.

*De la Vie d'un Militaire.*

Il ne faut pas prévenir les tems, Un Enseigne qui voudra savoir commander une Armée, ne sera guères capable que d'être Enseigne lorsqu'il la commandera. L'étude de ses devoirs est la première règle de tout. Si l'on veut partager son application en deux parties, on n'en fera que mieux. La première serait celle de ce qu'on doit faire tous les jours, & la seconde celle de ce qu'on doit faire dans la suite, en apprenant le passé, on travaille pour l'avenir. Avec l'une il y a de quoi fournir à ses occupations journalières; avec l'autre il y a de quoi, par les grands exemples des grands hommes qui sont morts, en devenir un à son tour. Si l'étude d'un règlement est un peu sèche par elle-même, on peut la varier par celle de l'histoire; celle des principes trop didactiques, par des mémoires & des anecdotes de guerre, & se faire moyennant cela un plan agréable d'instruction. Que tout le reste du tems soit destiné au plaisir. Celui qui n'en sent pas le prix, n'est guères capable de con-

naître celui de la gloire. L'indifférence tient d'ailleurs bien fort à la paresse & la paresse à l'insensibilité. Trop de réserve & trop d'économie, n'annoncent point les Héros. Il y en a eu davantage qui ont péché par les défauts contraires. Il faut les éviter, cela est tout simple; mais cela n'est pas bien aisé. On recommande ordinairement d'éviter le jeu. Comme ce sont rarement des Philosophes qui dictent l'ordre d'un Régiment, on ne pense qu'aux jeux de hasard; les autres sont tout aussi dangereux, puisqu'ils font perdre le tems, que le tems est beaucoup plus précieux que l'argent, & qu'on a beaucoup plus de tems à soi que d'argent. Je ne vois rien d'aussi plat, que de jeunes Officiers faisant la partie de quelques vieilles femmes dans de tristes assemblées. Quel sera le barbare qui osera prêcher contre l'Amour? L'inutilité de ses sermons & le tort que cela lui ferait dans le monde, l'arrêterait sûrement. Tout ce que l'on peut faire, c'est de tâcher d'en prévenir les suites & d'y réussir par le ridicule que l'on peut y jeter; les grandes passions en prêtent tant, les romans, les exagérations, les petits soins, les services auprès des femmes, cet air subjugué &...

On peut tirer parti de tout cela pour dégôûter nos jeunes gens. Point de pastorale; qu'on laisse la moutonnade aux inutiles du grand monde, qui ont une femme comme on a un Régiment, pour être occupé. Un sentiment . . . de l'attachement même, c'est ce que je permets.

Pour le mariage, il tombe tous les jours. Il vaudrait presque encore mieux travailler dans le grand genre dont je viens de parler. Il n'y a que ceci en sa faveur, c'est qu'il ne fait pas tourner la tête. Mais si l'on y est mal-honnête, c'est une mauvaise qualité qui en annonce d'autres; si l'on y est honnête, les embarras du ménage, les enfans, les amies éloignent du service, & c'est du service seul qu'il faut être précisément amoureux. Qu'on mette à la place des aventures, des fêtes, des courses, la chasse, des exercices violens: voilà ce qu'il faut pour faire passer ce beau tems, ce tems charmant, ce tems orageux. Si l'on ne met pas trop de prix à ce que l'amour peut y mêler de son pouvoir: il y aura des indiscretions, de la légèreté, & alors il n'y a plus à craindre de parti sérieux. Point de libertinage cependant, ce ferait encore pis.

Point

Point de débauche, de crapule, de cette manière brutale, qui a l'air de satisfaire des besoins & fait fuir la volupté. Il faut toujours que le goût règne même dans ses folies, dans ses écarts. C'est ce qu'on ne peut guères exprimer. On ne fait souvent que ce que d'autres font, & ce qu'ils font, a mauvaise grace. Avec du goût on fait tout ce qu'on veut & cela réussit. Quand on a le tact juste, tout s'en ressent. Le ton, les manieres.... On ne voit jamais la mauvaise compagnie en hommes; elle est odieuse. En femmes, elle est trop ennuyeuse, & si on se le permet par hasard, c'est sans conséquence, car on se lasse d'abord de ces prétendues parties de plaisirs, de ces soupers fins où l'on périt d'ennui. On dit que ce qui peut arriver de plus heureux à un jeune homme, est de faire sa cour, de s'attacher pendant quelque tems à une femme qui a dix ou douze ans plus que lui, & qui connaît bien le monde; je le croirais assez. Elle corrige, par exemple, de tout ce tapage qui n'est plus à présent du bon genre, de ce carillon

des rues d'autrefois; elle met du choix dans les amis; elle en impose aux mauvaises têtes; elle prévient les affaires, arrête les plaisanteries, inspire de la délicatesse, entretient, éclaire, anime les principes de l'éducation.

La matinée d'un Officier est employée d'elle-même: elle passe bien vite entre l'exercice, la visite de la garde, celle des chambrées, l'appel de la parade. Je lui passe le café. C'est un rendez-vous militaire, où après avoir parlé nouvelles, on parle guerre. Les vieux racontent aux jeunes ce qu'ils ont vu. Il y a souvent à y profiter. C'est avec ses camarades qu'on apprend à être doux, complaisant, à entendre la plaisanterie, à ne se fâcher de rien, à prendre le parti des malheureux, à les assister, à cacher leurs défauts, à les plaindre, & à éviter les suites de l'inconduite, de la boisson, de la bassesse & de l'inapplication. On parle de tout cela & on nomme les coupables. On se moque des mauvais Officiers: on leur fait même souvent des reproches, & encore sans le savoir, sans s'en douter, on se met à parler service. D'ailleurs

à force de parler, on en parle comme d'autre chose & on ne saurait trop en parler. C'est ce qui donne cet esprit militaire, si on ne l'a pas reçu en naissant. On voit tout; on juge de tout militairement, & on finit par aimer & par faire ce qu'on dit. Si l'on est sûr de bien s'amuser d'abord après diner, je conseille très-fort d'en profiter : mais il sera bien difficile de passer dix ou onze heures dans le plaisir. Tout ce que je connais de pis, c'est de ne rien faire; ou de faire des riens; se laisser ennuyer sans profit est odieux. C'est encore ce qui arrive aux paresseux; les travailleurs emploient leur tems; les gens sages le passent gaïement; les gens d'esprit le laissent passer; les fots le tuent. On ne ferait pas mal de rentrer chez soi, de lire, de se mettre au courant de la littérature, & d'écrire même des misères, puisque si l'on ennue les autres, on ne s'ennue jamais au moins soi-même.

Si l'on est timide, il faut voir beaucoup de monde. Si l'on a à parler à sa troupe, à l'instrui-

re, à lui apprendre son devoir, à la corriger en public, à l'exercice, à la prêcher dans les caernes, il n'est rien qu'on ne doive faire pour se donner de l'assurance.

Si après deux heures employées ainsi, on a quelque talent, comme la Musique & le Dessin, & qu'on veut passer une heure au Règlement & à l'étude de la Tactique ancienne & moderne, on gagnera insensiblement l'heure du Spectacle, où il y a beaucoup à profiter du côté de l'agrément; il entretient la gaieté, donne du maintien, de la grace, de l'envie de plaire, du plaisant dans l'esprit, des applications, des citations heureuses, des traits, de l'intelligence, de la Philosophie même. C'est une école de morale. C'est l'école du monde. Et tout cela que je mets dans ce livre de guerre, au lieu de la crainte de Dieu, qui est dans les autres & qui va toute seule, n'est point frivole, comme penseront les gens qui le font gravement. Ce qui tient à l'ouverture de l'esprit, aux comparaisons & à la connaissance des hommes, est indispensable.

Si la journée a été remplie ainsi, il n'est rien que je ne passe après l'heure du Spectacle, jusqu'à ce qu'on se couche, pourvu que ce soit en bonne compagnie. C'est le moment de la liberté; qu'on s'y livre; le souper dédommagera du travail du jour; & il ne s'agit plus que de pouvoir passer agréablement la nuit. Mais que le goût pour son métier ne la fasse pas pousser trop loin, & que le Militaire qui a été aussi aimable le soir que le grand *Condé* l'était chez *Ninon*, aussi brillant ensuite que l'était le *Maréchal de Saxe*, qui l'était là comme ailleurs, soit d'aussi bonne heure à sa troupe que *Mr. de Turenne*, lorsqu'il faisoit en Hollande le dur apprentissage de l'Art des Héros.



*Aux Commençans.*

**F**uffiez-vous du fang des Héros, fuffiez-vous du fang des Dieux, s'il y en avait ; fi la gloire ne vous délire pas continuellement, ne vous rangez pas fous fes étendards. Ne dites point que vous avez du goût pour notre état. Embrassez-en un autre, fi cette expreffion froide vous fuffit. Prenez-y garde. Vous faites votre fervice fans reproche peut-être. Vous favez même quelque chofe des principes ; vous êtes des Artifans ; vous irez à un certain point, mais vous n'êtes point des Artistes. Aimez ce métier au-deffus des autres à la paffion. Oui, paffion eft le mot. Si vous ne rêvez pas Militaire, fi vous ne dévorez pas les livres & les plans de guerre, fi vous ne baifez pas les pas des vieux Soldats, fi vous ne pleurez pas au récit de leurs combats, fi vous n'êtes pas morts prefque du defir d'en voir & de honte de n'en avoir pas vû, quoique ce ne foit pas de votre faute ; quittez vite un habit que vous deshonnez. Si l'exercice même d'un feul

Bataillon ne vous transporte pas, si vous ne sentez pas la volonté de vous trouver par-tout, si vous y êtes distrait, si vous ne tremblez pas que la pluie n'empêche votre Régiment de manœuvrer: donnez-y votre place à un jeune homme tel que je le veux. C'est celui qui sera fou de l'art des *Mauvices*, & qui sera persuadé qu'il faut faire trois fois plus que son devoir pour le faire passablement. Malheur aux gens tièdes. Rentrez au sein de vos familles. Ce n'était pas la peine de vous arracher à une mere ou à une maitresse. Qu'ils grossissent le nombre des inutiles: & si la nature s'est mépris en les faisant naître dans une alcove dorée, au lieu de la cabane qui n'est souvent pas faite pour celui qui y vient au monde, qu'ils ajoutent au nombre de ces grands Seigneurs que vous voyez ramper, dans ces salles immenses de Valets, souvent moins bas qu'eux. Leur foule importune, qu'on a peine à percer, empêche, il est vrai, les vieux Militaires de montrer à leur Souverain leurs honorables cicatrices. Ceux-ci en défen-

## 122 FANTAISIES MILITAIRES.

dant leurs biens les ont couverts à la guerre. Ceux-là les couvrent à la Cour. Ils sont bien méprisables ; mais ils le sont encore moins que ceux qui faisant semblant de servir, déroberaient les récompenses dues aux vraiment Soldats dans l'âme.

Enfin, que l'enthousiasme monte vos têtes, Que l'honneur, (si ceci n'est pas un peu précieux) électrise vos cœurs, que le feu de la victoire brille dans vos yeux. Qu'en arborant les marques insignes de la gloire, nos âmes soient exaltées : & qu'on me pardonne si la mienne, qui l'est peut-être trop dans ce moment-ci, m'entraîne malgré moi à un peu de déclamation.

F I N.

88106

